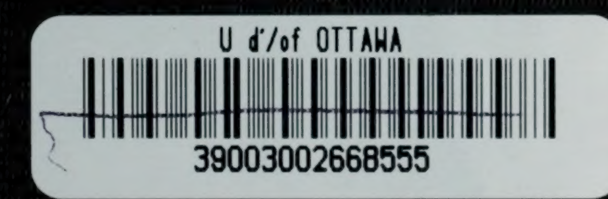
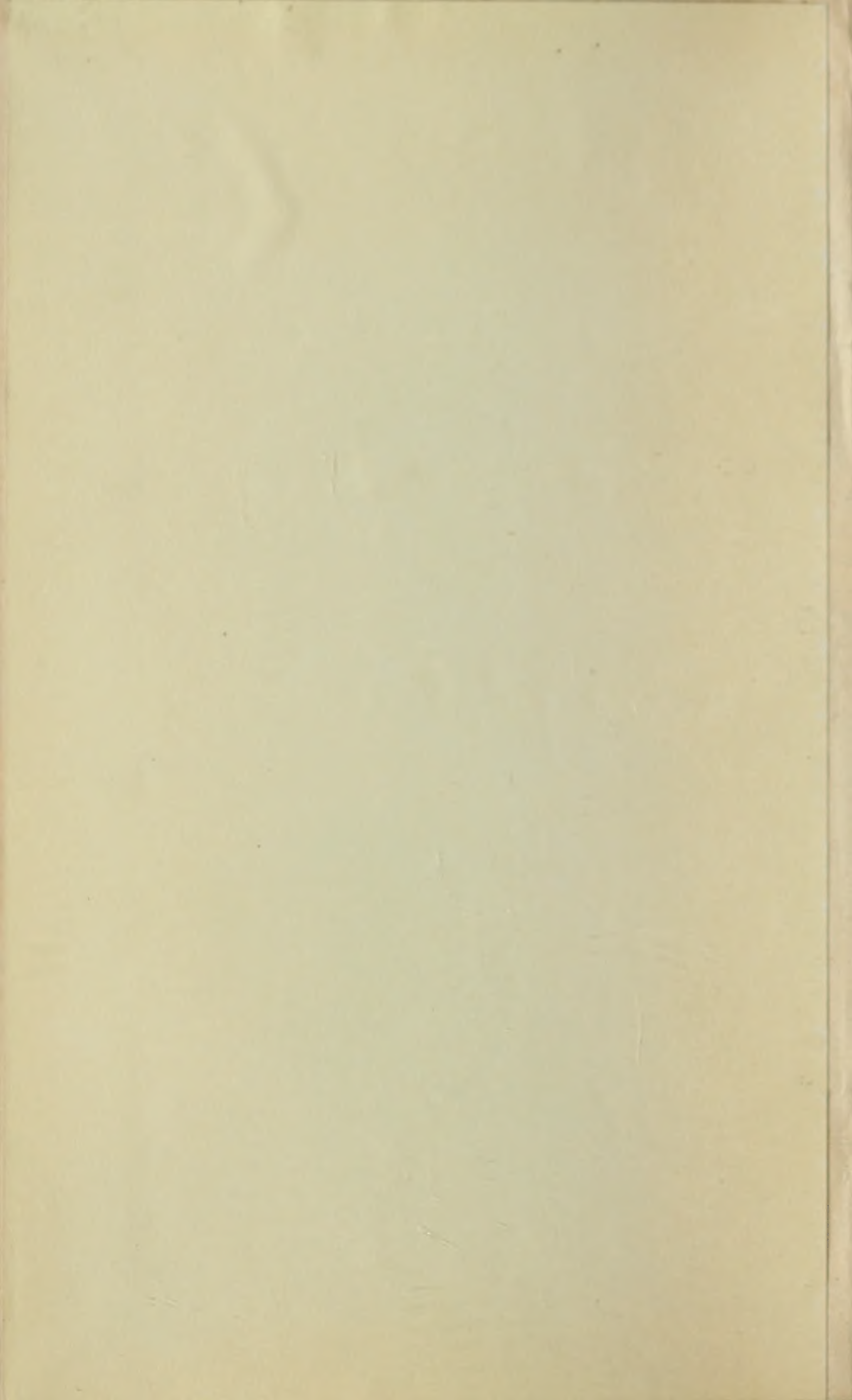
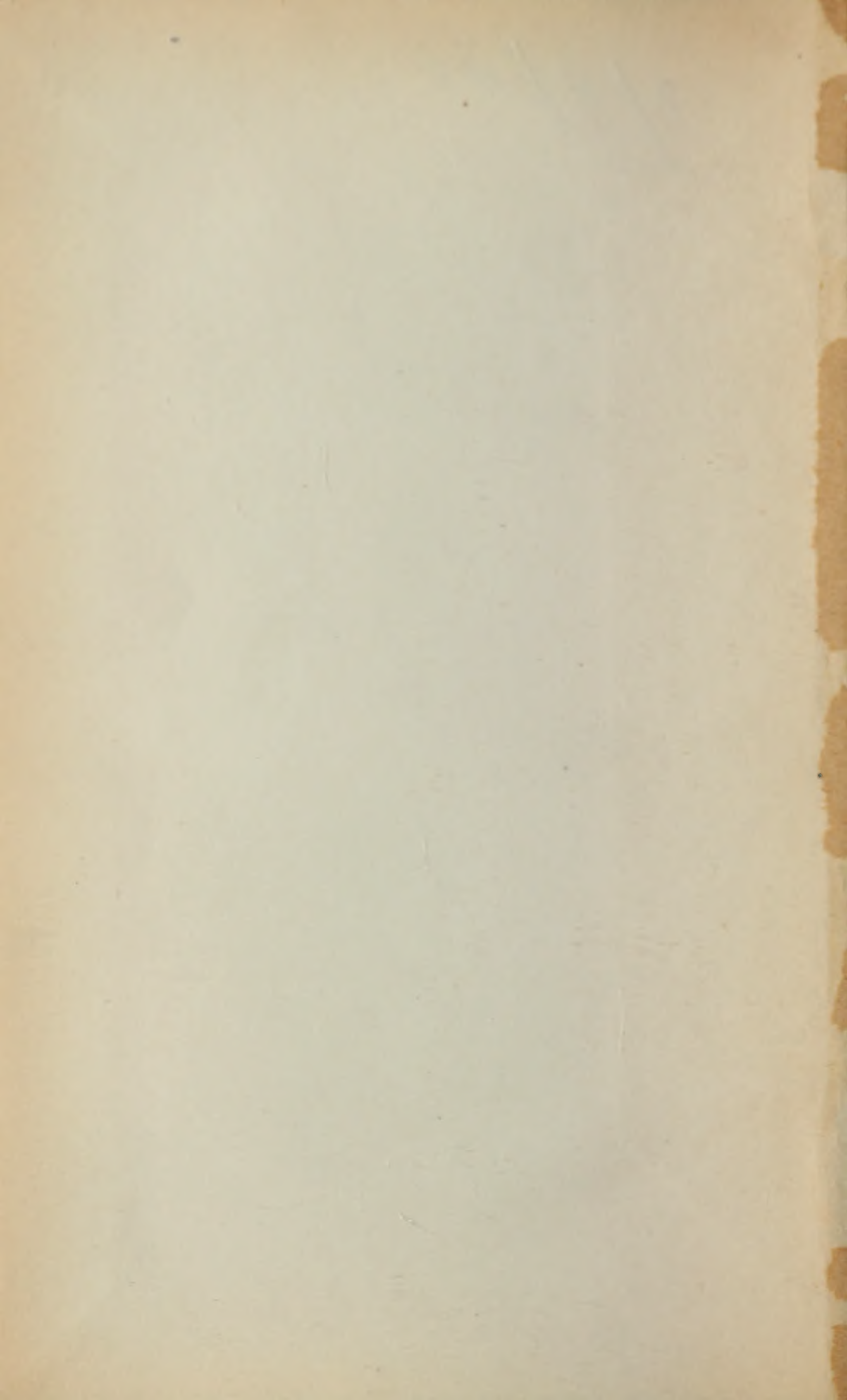
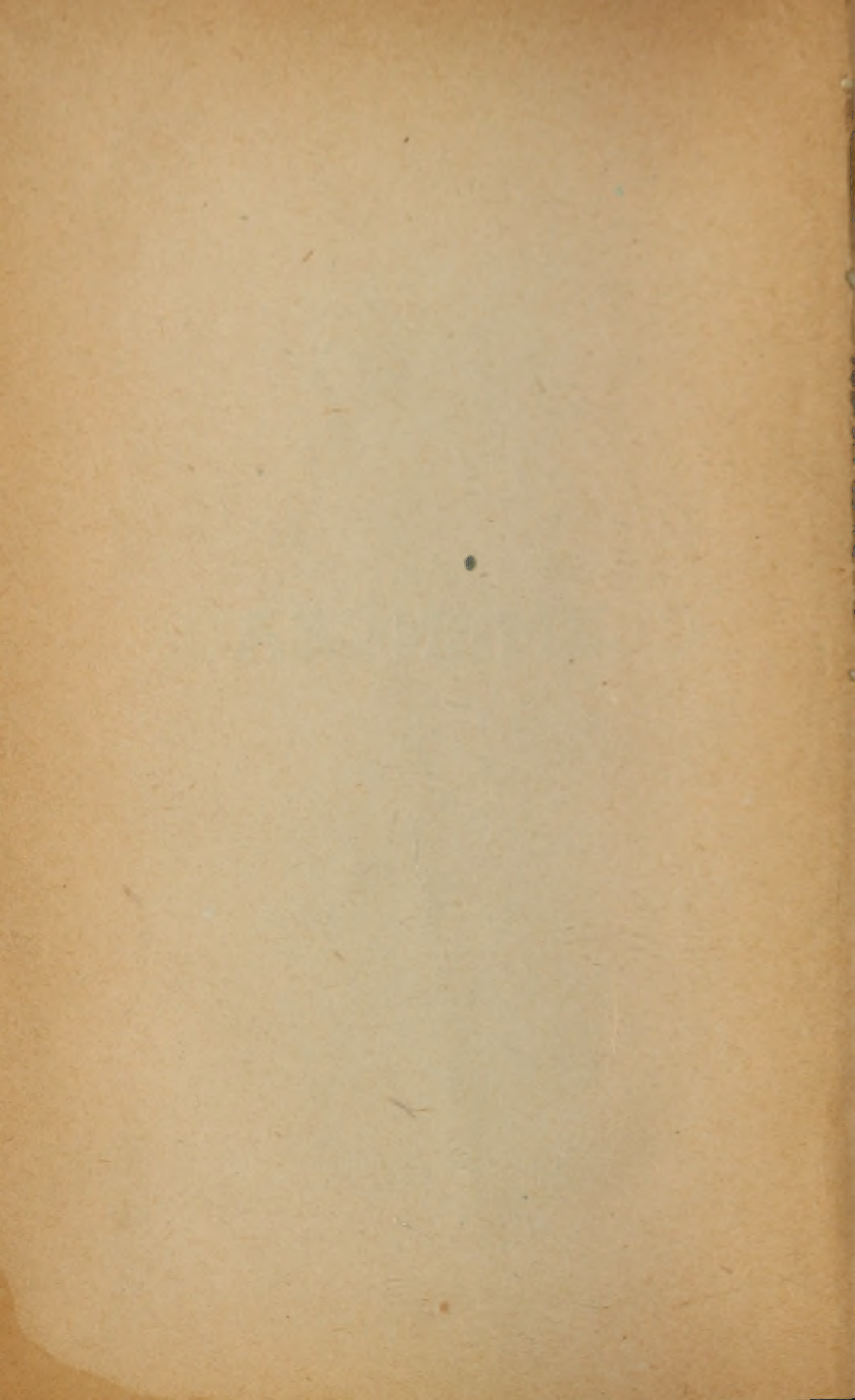

U d'/of OTTAWA
39003002668555



2/11/945



CLEMENCEAU



J. RAYMOND

Notre Clemenceau jugé par un Catholique

JOUVE & CIE
ÉDITEURS A PARIS
15, RUE RACINE, VI°

AVANT-PROPOS

Soldats et Peuple de France, ces pages sont écrites pour vous, pour nous tous, afin que, solidement groupés, nous puissions mieux comprendre celui qui, au moment le plus critique d'une guerre, rendue infâme, par un ennemi sans scrupule, arracha le Pays à la servitude.

Trois années se sont écoulées avant d'arriver à novembre 1917 et toujours le temps reste sombre, plein de menaces. C'est alors que de vos poitrines oppressées s'échappe le cri sinistre, entre tous : « Vite, un homme !... Un homme à la barre !... Un homme qui signifie courage et force ! » Et toujours plus sinistre, toujours plus désespéré, le cri se répercute vainement.

. . . .

Aujourd'hui, vous l'avez cet homme. Et parce qu'il se dérobe aux hommages, nous nous abriterions derrière un si noble désintéressement pour rester muets ? Allons donc ! Nous avons l'âme plus haute et assez de générosité pour l'offrir en don à qui le mérite.

Les Joffre, les Foch, les Combattants-héros ont reçu les insignes dus à leur mérite, pour perpétuer, à travers les âges, leurs prouesses audacieuses. De plus, ils ont des droits à notre reconnaissance. Mais, l'homme, cet homme venu à nous, dans la détresse, en a-t-il moins ? Non pas ; ils sont tels, au contraire, que tout moyen de nous acquitter nous échappe.

Cependant, Amis, nous pouvons lui offrir une parcelle de notre cœur, la meilleure. Soudée l'une à l'autre, amalgame sacré d'héroïsme, de labeur assidu, de patience, elles formeront le plus beau présent, le seul digne de Lui : Le cœur de la Patrie reconnaissante.

CHAPITRE PREMIER

Le Pays connaîtra qu'il est défendu

(Georges Clemenceau)

Nous l'avons dit, les temps étaient sombres, gros de menaces quand Clemenceau, sollicité, fut élu en novembre 1917 par 418 voix contre 65. Répondant à cet appel, il prit, en ses mains puissantes, les rênes du Gouvernement, comme Président du Conseil, Ministre de la Guerre et de la Justice militaire.

Aussitôt les voiles se déchirèrent, les rayons bienfaisants s'épandirent sur notre sol, avec les plus belles espérances et les cœurs alourdis palpitèrent de nouveau, avec de nouvelles promesses.

Ce Tigre, ce casseur de vitres, ce renverseur de Ministères, cette mauvaise tête bien française, ce noble cœur voit le pays tomber à ses pieds et ce sont des vœux unanimes pour la durée de cet homme. Puis, pendant que sonne le glas de 1917 ; au loin, d'autres cloches tintent la vic-

toire qui sera le couronnement de ses efforts.

Pourtant, pas d'harmonie chez lui, mais des dons, aussi précieux que nombreux, qui sont autant de ressorts puissants qu'il meut à son gré, à l'instant précis. Les perfides années, elles-mêmes, n'ont pu triompher de sa virile jeunesse. Il est un fruit mûr sur un arbre septuagénaire dont la sève vigoureuse est un défi au temps. Il est mûr, de cette maturité à point qui laisse au palais une saveur exquise, mais que l'on ne peut définir, bien que pénétrante.

On nous dit que le lion est magnanime ; le tigre, non moins terrible, se montre clément. Sa lourde patte, toute de velours, semble-t-il, est douce au toucher, tant que les griffes ne s'en montrent pas. Ses ennemis sont pour lui d'infiniment petits qu'il ne craint pas, et si un imprudent moucheron, un audacieux bourdon le tourmentent, sans même daigner détourner son regard, au moment favorable, la patte, qu'il a soulevée, retombe comme une masse sur l'insecte qu'elle écrase.

Le premier acte politique de Clemenceau est de sabrer cet orgueil qui doit à notre aveuglement la place prédominante qu'il occupe en chacun de nous, souvent à notre insu : « J'ai été, dit-il, un homme de parti, « je le reconnais. » Cet aveu ne porte aucun préjudice à sa foi ; bien au contraire, il l'affermit, puisque cette pensée est la conclusion d'un jugement éclairé.

Il dit encore : « Là où je me sépare de vous, « Socialistes, c'est lorsque vous voulez introduire « de pures vues de l'esprit dans le domaine des « réalités. » Quelle haute sagesse ! Et la sagesse seule n'est-elle pas socialiste, dans la bonne acception de ce mot ?

On voudrait n'avoir point à parler d'un parti adverse, plus turbulent que réfléchi ; mais comment l'éviter dans une série d'incidents qui se heurtent, sans nous priver de la lumière que produisent les étincelles, au contact des chocs ?

Clemenceau parle des « vues de l'esprit. » Expérimenté par un demi-siècle de séances parlementaires, mieux que personne il connaît le sens que comporte cette expression ; mais nous-mêmes ne le savons-nous pas ? Ce sont celles où l'imagination prend plus de part que la raison. Au sens physique, ces vues correspondent à l'état des presbytes qui voient toujours au loin, par delà les barrières. Assurément, et c'est là que réside le mal. Ne voyant jamais les choses de près, on les juge sans discernement et ce qui pourrait être d'un bon résultat, pour un aperçu général, devient une faute lorsqu'il s'agit des détails. On se trouve dans la situaion voisine de celle de l'aveugle.

Tel cet astrologue de la Fable qui, regardant toujours au-dessus de sa tête, ne voyait rien à ses pieds. Il étudiait les astres, espérant y

découvrir, afin de les prédire, les destinées des Nations et, ainsi, il se laissa choir dans un puits. Lui aussi était aveugle. Les gens de cette sorte ne devraient-ils pas, à l'exemple de saint Paul, aller sur le chemin de Damas, pour y recouvrer la vue spirituelle, si nécessaire à l'homme ?

Quand se répercutait, d'écho en écho, ce cri : « Un homme ! Il faut un homme à la France ». Que voulait-on ? De robustes épaules, des muscles d'acier, une volonté de fer, un cœur droit.

Sur le front de guerre, nos braves soldats, vainqueurs à la Marne, tenaient en échec un ennemi armé jusqu'aux dents qui, perfidement, s'était introduit en Belgique, puis dans le Nord de la France ; mais, après quarante mois de lutte physique et morale, ils étaient fatigués.

A l'intérieur, c'était une chaîne de trahisons, brisée avant que le dernier anneau y fût soudé.

Au Parlement des groupes unis qui, fidèles au serment du 4 août 1914, respectaient des liens nés du patriotisme. Puis un parti qui n'entend pas être gouverné, mais veut gouverner. Un parti bruyant, quoique ne battant que d'une aile, un parti avec une idée unique, mais fixe, consistant à reprendre les conversations interrompues avec les Kaisériens, puis causer avec le peuple russe, vaincu et devenu vassal soumis.

Donc, ce fut à l'instant le plus critique du ter-

rible conflit que Clemenceau jeta à la France une chaude et vibrante proclamation, magnifique document, aux couleurs nationales, et digne de la postérité :

« Messieurs, nous avons accepté d'être au « Gouvernement pour conduire la guerre avec un « redoublement d'efforts, en vue des meilleurs « rendements de toutes les énergies.

« Nous nous présentons devant vous, avec « l'unique pensée d'une guerre intégrale. Nous « voudrions que la confiance dont nous vous « demandons le témoignage fût un acte de con- « fiance en vous-mêmes, un appel aux vertus « historiques qui nous ont faits Français. Jamais « la France ne sentit si clairement le besoin de « vivre et de garder, dans l'idéal d'une force mise « au service de la conscience humaine dans la « résolution de fixer toujours plus de droits entre « les citoyens, comme entre les peuples capables « de se libérer. Vaincre pour être juste, voilà le « mot de tous nos gouvernements, depuis le com- « mencement de la guerre. Ce programme, à ciel « ouvert, nous le maintiendrons.

« Nous avons de grands soldats d'une grande « histoire, sous des Chefs trempés dans les « épreuves, animés aux suprêmes dévouements qui « firent le renom de leurs Ancêtres. Par eux, « par nous tous, l'immortelle Patrie des hommes, « maîtresse de l'orgueil des victoires, poursuit

« dans les plus nobles ambitions de la paix le cours
« de ses destinées.

« Ces Français que nous fûmes contraints de
« jeter dans la bataille, ils ont des droits sur
« nous. Ils veulent qu'aucune de nos pensées ne
« se détourne d'eux, qu'aucun de nos actes ne leur
« soit étranger. Nous leur devons tout, sans
« aucune réserve. Tout pour la France saignante
« dans sa gloire ; tout pour l'apothéose du Droit
« triomphant. Un seul devoir et simple, demeurer
« avec le soldat, vivre, souffrir, combattre avec
« lui. Abdiquer tout ce qui n'est pas de la Patrie.
« L'heure nous est venue d'être exclusivement
« Français, avec la fierté de nous dire que cela
« suffit. »

Deuxième point. — « Droits du front et devoirs
« de l'arrière, qu'aujourd'hui, tout soit confondu.
« Que toute zone soit de l'armée. S'il doit y avoir
« des hommes pour trouver, dans leurs âmes, de
« vieilles semences de haine, écartons-les.

« Toutes les nations civilisées sont engagées
« dans la même bataille contre les forces modernes
« des vieilles barbaries. Avec tous nos Alliés,
« nous sommes le roc inébranlable d'une barrière
« qui ne sera pas franchie. Au front de l'alliance,
« à toute heure et partout, rien que la solidarité
« fraternelle, le plus sûr fondement du monde à
« venir.

« Champ clos des idéals, notre France a souffert

« pour tout ce qui est de l'homme. Fermes dans
« les espérances, puisées aux sources de l'huma-
« nité la plus pure, elle accepte de souffrir encore,
« pour la défense du sol des grands Ancêtres, avec
« l'espoir d'ouvrir, toutes les portes de la vie. La
« force de l'âme française est là. C'est ce qui
« meut notre peuple au travail, comme à l'action
« de guerre. Ces silencieux ouvriers de l'usine,
« sourds aux suggestions mauvaises, ces vieux
« paysans courbés sur leur terre, ces robustes
« femmes au labeur, ces enfants qui leur apportent
« l'aide d'une faiblesse grave : voilà de nos poilus.
« De nos poilus qui, plus tard, songeant à la
« grande œuvre, pourront dire, comme ceux des
« tranchées : « J'en étais ! » Avec ceux-là aussi nous
« devons demeurer, faire que, pour la Patrie, dé-
« pouillant nos misères, un jour nous soyons aimés.

« S'aimer, ce n'est pas se le dire, c'est se le
« prouver. Cette preuve, nous voulons essayer de
« la faire ; nous vous demandons de nous aider.
« Peut-il être un plus beau programme de Gouver-
« nement ?

« Il y a eu des fautes, n'y songeons plus que pour
« les réparer. »

Troisième point. — « Hélas ! Il y a eu aussi des
« crimes contre la France qui appellent un prompt
« châtiment. Nous prenons devant vous, devant
« le Pays qui demande justice, l'engagement que
« justice sera faite, selon la rigueur des lois. Ni

« considérations de personnes, ni entraînements,
« ni passions politiques ne nous détourneront du
« devoir ni ne nous le feront dépasser. Trop d'at-
« tentats se sont déjà soldés sur notre champ de
« bataille, par un surplus de sang français. Fai-
« blesse serait complicité. Nous serons sans fai-
« blesse comme sans violence. Tous les inculpés
« en conseil de guerre ! Le soldat au prétoire,
« solidaire du soldat au combat. Plus de campagnes
« pacifistes, plus de menées allemandes ; ni tra-
« hison, ni demi-trahison : la guerre ; rien que la
« guerre. Nos armées ne seront pas prises entre
« deux feux. La justice passe. Le pays connaîtra
« qu'il est défendu. »

Quatrième point. — Et cela dans la France
« libre toujours. Nous avons payé nos libertés
« d'un trop grand prix, pour en céder quelque
« chose, au delà du soin de prévenir les divulga-
« tions, les excitations dont pourrait profiter
« l'ennemi. Une censure sera maintenue des
« informations diplomatiques et militaires aussi
« bien que de celles qui seraient susceptibles de
« troubler la paix civile. Cela jusqu'aux limites du
« respect des opinions. Un bureau de presse four-
« nira des avis, rien que des avis à qui les sollici-
« tera. En temps de guerre, comme en temps de
« paix, la liberté s'exerce sous la responsabilité
« personnelle de l'écrivain. En dehors de cette
« règle, il n'y a qu'arbitraire, anarchie.

« Messieurs, pour marquer le caractère de ce « Gouvernement, dans les circonstances présentes, « il ne nous a pas paru nécessaire d'en dire davan- « tage. Les jours suivront les jours ; les problèmes « succéderont aux problèmes. Nous marcherons « du même pas avec vous aux réalisations dont la « nécessité s'impose. Nous sommes sous votre « contrôle. La question de confiance sera toujours « posée. »

Cinquième point. — « Nous allons entrer dans « la voie des restrictions alimentaires, à la suite « de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Amérique elle- « même, admirable d'élan. Nous demanderons à « chaque citoyen de prendre toute sa part de la « défense commune, de donner plus et de consentir « à recevoir moins. L'abnégation est aux armées ; « que l'abnégation soit dans tout le Pays. Nous ne « forgerons pas une plus grande France sans y « mettre de notre vie. »

« Et voici qu'à la même heure quelque chose de « notre épargne, par surcroît, nous est demandé. Si « le vote qui conclura cette séance nous est favo- « rable, nous en attendons la consécration par le « succès complet de notre emprunt de guerre, « suprême attestation de la confiance que la France « se doit à elle-même, quand on lui demande, pour « la victoire, après l'aide du sang, l'aide pécuniaire « dont la victoire sera la garantie.

« Messieurs, cette victoire qu'il nous soit per-

« mis, à cette heure, de la vivre, par avance,
« dans la communion de nos cœurs, à mesure que
« nous y puisons plus et plus d'un désintéresse-
« ment inépuisable qui doit s'achever dans le
« sublime effort de l'âme française, au plus haut
« de ses plus hauts espoirs.

« Un jour, de Paris, au plus humble village,
« des raffales d'acclamations accueilleront nos
« étendards vainqueurs, tordus dans le sang, dans
« les larmes, déchirés des obus, magnifique appa-
« rition de nos grands morts. Ce jour, le plus
« beau de notre race, après tant d'autres, il est en
« notre pouvoir de le faire. Pour les résolutions
« sans retour, nous vous demanderons, Messieurs,
« le sceau de votre volonté. »

Si vous voulez bien, lecteur, quittons ce sommet de l'éloquence, inaccessible aux simples mortels, pour reprendre le fil de nos observations.

Clemenceau, par ses nobles paroles, ses beaux gestes, et surtout ses actes, nous mène, avec nos grands généraux et nos grands soldats à la victoire. A nous la seconde tâche, celle qui consistera à tirer profit de cette victoire, si chèrement acquise.

Que cette guerre soit l'épais rideau qui nous séparera d'un passé que nul ne regrettera. Cependant, il sera utile que ceux qui seront au pouvoir, en soulèvent un coin, de temps à autre, pour y découvrir les devoirs futurs, par l'enseignement des faits qui s'en dégageront.

Ce demi-siècle écoulé ne semble-t-il pas être l'image d'un trou béant où gisent cinquante années inféconde, mais grosses de querelles intestines, de crimes politiques, de meurtres dont les plus ternes étaient encore de nature à absorber la pensée de la France, pendant des mois, des années même. Cela se vit !... Il suffit de tourner les feuillets de cette dernière partie de notre histoire. Chaque date importante est celle d'un crime, d'un abus de confiance ; tout homme illustre appartient au barreau et la Justice, hideuse et décharnée, gît parmi les victimes qu'elle n'a pas vengées !

Un homme de progrès, un seul, aussi modeste qu'il était grand, Pasteur, honneur des siècles, à travers le monde, répandit les bienfaits de son génie scientifique. Il accomplit le bien ; sauva les vies, pour compenser les meurtres.

Dans un enchevêtrement de faits monstrueux, d'autres, seulement nuisibles aux intérêts du Pays ; dans les bombes anarchistes, les grèves, les actes improbes, les jours se succédaient, puis les mois, puis les années. Et où cette guerre nous eût-elle conduits si nous n'avions pas eu Clemenceau pour nous obtenir une victoire et une paix réparatrices ?

Aussi, dans cette envolée de tous vers Lui, il faut voir un besoin irrésistible.

Le navire désemparé, dans une nuit profonde, obscure, n'allait-il pas sombrer ? Il fut l'étoile qui

parut; puis, d'un geste hardi, il nous montra celle non moins lumineuse, qui s'appelle : Victoire! Et, pilote expérimenté, il nous montra le chemin pour y parvenir. Il était temps, grand temps! Qu'allions-nous devenir dans ces ténèbres épaisses ?...

Il prit la barre et, attentif au gouvernail, il nous aperçut, pauvres passagers craintifs, tremblants, tout près de Lui. Devant sa belle assurance nous aussi nous relevâmes la tête et ce sang pesant que nous ne sentions plus couler dans nos veines redevint ce fluide, de nos ancêtres, généreux et léger à la fois qui en passant au cœur y laissa tomber une goutte précieuse, celle de l'espérance.

Mais l'espérance n'est que le soutien des faibles.

Aujourd'hui nous sommes forts, très forts; rien ne peut plus détruire la foi inébranlable qu'il a mise en nous. Déjà le flot amicalement nous berce et c'est sur une mer laiteuse, sous un ciel sans nuage, que le plus grand, le plus beau navire qui soit : la France, arrive au port.

Là, les regards sont tournés vers ce valeureux capitaine qui, sans souci de lui-même, au milieu des tourbillons que produit l'ouragan, a surmonté les obstacles. Oui, les regards sont vers Lui, comme autant de rayons de foi. Les femmes sèchent leurs larmes, afin de le mieux voir. Les blessés, les difformes, les ravagés, tous ces glorieux lambeaux humains, oublient leurs maux pour

ne songer qu'au retour triomphal de leurs frères d'armes. Et les aveugles, ces pauvres aveugles, dont nulle flamme ne brille dans les yeux ont un cœur, le cœur de la douleur, tout fait d'amour. C'est avec ce cœur surhumain qu'ils le voient et l'aiment.

Grâce à Lui, ces héros, à leurs petits enfants, pourront dire : « Les hommes doivent s'aimer. Les nations, côte à côte, doivent non pas se fondre, mais vivre en bonne union. Si toutefois des méchants viennent vous attaquer, il faudra vous défendre ; c'est la loi. Mais si, par malheur, les accents du patriotisme et du courage ne vibraient pas en vous, alors honte éternelle ! Ce serait donc que la mollesse et la corruption vous auraient terrassés. Pour sortir de cette prostration, il faudrait songer à ceux de 1914, héros qui donnèrent leur vie sans compter ; héros qui la traînèrent courageuse, mais blessée, pendant cinq années, s'exposant le jour, la nuit, sans répit, aux pires engins, inventés par un cruel ennemi. »

Ainsi dans la France d'aujourd'hui où chacun le loue ; dans la France de cent ans, on parlera encore de Lui.

A l'aurore de cette destinée nouvelle, la Nation, redevenue la grande France, la France plus superbe, rend hommage, ô Clemenceau ! à ta sage et aimable autorité, toute de force, toute de douceur. Bénie soit la main secourable que tu nous

as tendue. La main qui, pour les coupables, est châtiment; la main qui, pour l'opprimé, est sauvegarde ! Tous, depuis la première heure, subissons cette énergie comme un grand bienfait.

Infusée en chacun de nous, cette surabondance de la tienne nous est un gage d'un meilleur avenir.

Faits politiques et divers correspondant

La désertion de la Russie fait entrer la guerre dans une nouvelle phase.

Projet d'une transformation européenne, dite « Société des Nations ».

Les buts de guerre sont exposés pour la seconde fois par nous et les Alliés : Lloyd George, en Angleterre ; Wilson, aux Etats-Unis ; Pichon, en France. Anarchie en Russie, provoquée par l'Allemagne, complétée par Lénine et Trotsky.

Visite de Clemenceau aux Invalides. Il y constate que d'immenses salles inoccupées peuvent offrir un asile sérieux à nos blessés. Il donne des ordres, en conséquence et, le lendemain, ces glorieux murs abritent de nouveaux héros. Quelques heures ont suffi pour utiliser un emplacement auquel nul n'avait songé depuis quarante mois.

CHAPITRE II

« J'ai dit »

(Georges Clemenceau.)

L'Allemagne à laquelle les surprises, les trahisons ont ouvert de nouvelles portes en Serbie, en Roumanie, en Russie sent la terre trembler sous ses pieds : Rien de sûr !

Au loin, c'est un peuple affamé ; une industrie immobilisée ; un commerce inactif ; une armée comprimée, sous la pression ferme et continue des Alliés.

Le Kaiser, fatigué, vieilli, ne désarme pas. Il parle encore de son dieu, de son épée flamboyante. Au fond, il la sait très usagée, mais il espère, par la terreur, l'espionnage, la démoralisation, le bluff, obtenir la victoire que lui refusent les armes. Sa moralité est nulle. De là, pour lui, la justification de tous les moyens employés et, avant que les territoires qu'il occupe lui échappent, lui, le pédant empereur de 1914, tend aux chefs de

l'anarchie russe une main ouverte, celle de l'ami qui offre la paix, pour la refermer, en un poing pesant, la paix conclue.

Fort heureusement, cette ambition insatiable est en désaccord avec les aspirations de liberté des Peuples, dont le sang a coulé à flots, par la volonté d'un souverain. Aussi cette paix qu'il mendie encore debout, il ne l'aura qu'à genoux, au moment propice, à l'heure choisie, au tribunal des Nations, présidé par le plus grand juge des temps.

Cependant, la France veille et doit s'imposer de nouveaux sacrifices, en vue des renforts que l'Allemagne peut ramener de Russie.

Le 29 décembre, Clemenceau fait donc, à la Chambre, un appel aux vieilles classes pour un nouvel effort. Il y a des protestations. Mais qu'importe ! l'homme d'Etat est prêt pour la lutte ; il est armé de flèches pénétrantes et quand il décoche celle de Vérité ou celle de Justice, elles pointent si juste que le but est atteint. Tout le monde applaudit et lui de dire : « Vous voyez bien que « nous sommes toujours d'accord, malgré nous. »

Puis encore ceci : « Vous me dites d'attendre « que les Alliés aient fourni leur part ; je n'ai pas « le temps d'attendre. »

Il passe de la finesse à la tendresse : « J'ai vu, « dit-il, dans mes villages de Vendée des paysans « ayant eu quatre enfants tués, un cinquième pri-

« sonnier, un sixième au front, me demander, les
« larmes aux yeux : « Monsieur, est-ce que cela
« finira bien ? » Et sur ma réponse affirmative :
« Alors je donnerai tout ! » (*Vifs applaudissements.*)

Puis, parvenu au dernier degré de la persuasion, il termine par un véritable coup de canon :
« J'ai dit ! »

Ceux qui ont pu voir et entendre cet homme, tout fait de volonté, prononcer ces deux mots, le doigt tendu vers les destinées du Pays, sont des heureux de la Patrie car c'est le geste et le mot d'un Mirabeau qu'ils ont vu et entendu ; geste adouci, par la vision d'une France meurtrie.

« J'ai dit ! » Existe-t-il deux mots plus banals ? Non, n'est-ce pas. Ils sont de ceux qui figurent à peine au vocabulaire. Ils sont de tous les jours, de tous les instants, de toutes les minutes, de toutes les secondes ; ils sont de toutes les circonstances, de toutes les conditions, de tous les âges. Ils sont, dans leur exécution, plus inutiles qu'utiles ; plus nuisibles que bienfaisants. Et voici que, tout à coup, ces mêmes mots, dans la bouche d'un homme de bien, prennent des proportions gigantesques : « J'ai dit ! » donc « ce sera » « cela est ».

Le grand vouloir de Clemenceau ne réside pas dans une vigueur et une ténacité innées, mais plutôt dans cette patience acquise au contact

rugueux d'adversaires. Pourtant douceur ne rima jamais avec tigre ; mais, c'est en connaissance de ses ressources que celui-ci se montre indulgent, jusqu'au dédain, vis-à-vis des atomes qui l'entourent. A son exemple, Clemenceau a, désormais, pour ses ennemis une indulgence, laquelle ajoutée à sa puissance, l'élève de cent coudées au-dessus d'eux.

Aussi les Soixante-cinq se montrent-ils hostiles à cet élu de la France ; les réunions parlementaires en font foi. Pour quelques-uns ce n'est pas là le rêve : Un lambeau humain, un fantôme, une ombre ferait mieux l'affaire.

Dès le premier jour, certains reprochent à ce prédestiné ses fautes d'autrefois. Alors, superbe, le Tigre se dresse comme pour l'attaque. Vous croyez sans doute qu'il va fondre sur ceux qui le provoquent ? Fi donc ! Doucement, il leur répond, avec une finesse dont lui seul a le secret : « Mes fautes ?... Mais vous ne connaissez pas les plus graves. »

Une autre fois ce n'est plus la finesse qui préside à sa réponse, mais la sagesse : « Les fautes passées, dit-il, n'en parlons que pour les réparer. »

Nous, bénissons le règne de cet homme qui appartient à la race des Sauveurs. Il en a la fermeté et rien ne pourra l'ébranler dans ses résolutions. Il oubliera toujours sa personne pour ne

songer qu'à la France, dont le rôle reste superbe. Elle est debout, la tête haute, face au danger, respectée et honorée par tous et en tous lieux. Une poignée de traîtres peut faire beaucoup de mal mais ne constitue pas un pays.

Deux buts s'imposent : Vaincre l'Allemagne, au dehors ; mater les perturbateurs et les félons, au dedans.

Si lourde soit-elle, la tâche n'excède pas les forces d'un Clemenceau.

Un courant malsain a pénétré dans les rangs et la belle union sacrée, des premiers jours, est devenue une sacrée union pour un certain nombre. Ils ne s'en cachent plus ; que veulent-ils ? La défaite de l'Allemagne qui, en quarante-quatre ans, attaqua deux fois notre pays ? Non pas ; ils veulent la page dictée, non par nous, mais par l'ennemi ; donc la paix qui nous reporterait un demi-siècle en arrière, nous replacerait sous le joug, encore plus intolérable ; la paix qui, à défaut d'honneur, leur donnerait la tranquillité.

Notre paix doit être celle qui venge les morts, répare les désastres, rend la liberté. A bas, les chimères, les songes creux que l'on fait en dormant, alors que ce n'est plus la réflexion qui y préside, mais les parcelles d'un esprit alourdi. Ils ne reposent que sur du vague pour aboutir dans le vide. Le tout n'est qu'une trame sans consistance, déchirée en maints endroits, une loque qui

s'agite au-dessus du genre humain, sans arriver à le couvrir de son ombre.

Le monde est organisé de telle sorte que nous aurons toujours à nos côtés des frères malheureux dont le sort est d'être secourus pour nous rendre secourables, jusqu'au jour où le secouru devient, à son tour, le secourable d'un autre. Il y a de quoi faire sur le sol où on a les pieds, sans porter, au loin, des ardeurs de charité qui ne sont, au fond, que de puériles aventures, à moins que l'amour chrétien n'en soit la base. Sans lui, tout n'est qu'incohérence.

Ecoutez plutôt l'abbé Lamennais.

On sait qu'en 1848, il siégeait à l'Extrême-Gauche.

Bien que excommunié, Lamennais n'en restait pas moins un chrétien de premier ordre, par sa foi en Dieu. L'union parfaite des hommes ne constituait pour lui ni un rêve ni une fantaisie ; c'était le vœu sincère d'une âme ardente. Ne pouvant plus être l'apôtre du Christ en paroles (ce premier et véritable socialiste), il l'était en ses actes. Il aimait le peuple sincèrement, lui sacrifia la fin de sa vie, le secourut et mourut pauvre.

Très avancé dans ses idées, il n'en restait pas moins pour le maintien de l'ordre : « Jamais de meurtre, disait-il : il ne faut pas que celui qui veut s'affranchir devienne un tyran ».

Sa doctrine socialiste était, basée :

1o Sur Dieu : « Pour être libre, il faut, avant tout, aimer Dieu car si vous aimez Dieu vous ferez sa volonté qui est la justice et la charité, sans lesquelles point de liberté. »

2o Sur la justice : « Lorsque, par violence ou par ruse, on prend ce qui est à autrui ; lorsqu'on l'attaque dans sa personne ; lorsqu'en chose illicite, on l'empêche d'agir comme il veut ou qu'on le force d'agir comme il ne veut pas ; lorsqu'on viole son droit d'une manière quelconque, qu'est-ce que cela ? Une injustice ; c'est donc l'injustice qui détruit la liberté. »

Toute sa théorie repose sur ces mêmes principes, avantage précieux, puisqu'elle incite l'homme à se libérer, tout en restant lui-même, c'est-à-dire humain. Elle ne dit pas : Fais grève ; cesse tout travail ; si ton frère continue l'ouvrage, qui fait vivre les siens, tue-le ; si des hommes, en service commandé, veulent rétablir l'ordre, tue-les.

Non, autre est la doctrine de Lamennais : « Aimez tous les hommes, sans distinction ; ils ont un Père commun ». « Ce qui produit les discordes et les dissensions, ce qui engendre les procès, qui scandalisent les gens de bien et ruinent les familles, c'est, premièrement, l'intérêt sordide, la passion insatiable d'acquérir et de posséder. »

Le malheur est que cet ensemble de dogmes, présentés sous cette forme, la seule réelle, ne sau-

rait avoir aucune influence sur la masse du peuple, ignorante de tout idéal divin, et voulant, par un principe dont la source est dans l'orgueil, n'en admettre aucun. Ceci explique que, au lieu de refréner ses passions, l'individu s'en sert comme d'une force et que le socialisme, jusqu'à ce jour, a été synonyme de révolution, brigandage, vol, meurtre, feu et sang. N'en avons-nous pas une triste preuve dans les événements de Russie ? C'est au milieu de tant d'incohérences que, beaucoup, survolant leur époque, veulent fonder l'avenir, cet avenir qui n'appartient à personne et qui sera le bien propre de la génération d'après. Corriger le présent avec sagesse n'est-ce pas là le meilleur moyen de préparer les temps futurs ?

C'est ainsi que le Président Wilson, aux Etats-Unis, homme de bon sens, de volonté calme et ferme, se préoccupe d'une Société des Nations, ayant soin, non de transformer, mais d'améliorer ce qui existe. Il affirme même l'esprit nationaliste : « Ce que nous voulons, dans cette guerre, dit-il, c'est que l'existence et la sécurité du monde soient assurées et que, particulièrement, il devienne possible pour toute nation amie de la paix qui, comme la nôtre, désire « vivre sa propre vie et établir; même, ses propres institutions » d'être protégée contre la force et les agressions égoïstes.

Il était nécessaire qu'à ce tournant de l'histoire

une nouvelle page en fût tracée, en termes précis. Il était temps de mettre un frein, non pas à la liberté de la pensée, mais à la liberté des chimères qui n'offrent aux Peuples que désillusions.

Clemenceau, d'une part, avec sa grande autorité, acquise au cours d'une existence prolongée. Wilson, d'autre part, avec sa subtile et sensée clairvoyance, seront immortels pour avoir puisé, dans cette guerre, la sève régénératrice de l'Europe et avoir établi la paix dans le monde, au moins pour un long temps.

Grâce à eux, nous n'aurons pas la paix Allemande qui serait plus que boiteuse et mal assise, comme celle qui fut négociée et signée par deux non-valeurs, Biron et de Mesmes, en 1570, à Saint-Germain (1).

Les temps sont changés. Clemenceau est au pouvoir. Les dieux sont avec nous.

Précédemment à l'élection du Président du Conseil, le 7 juillet 1917, M. Malvy, à la Chambre, demandait la parole, afin de calmer la rumeur publique, à son sujet.

Depuis le début de la guerre, d'infâmes journaux : *La Gazette des Ardennes*, *le Bonnet rouge*, le *Nache Slowo*, remplacé par le *Natchala*, le *Otkliki*, à la

1. Biron était boiteux et de Mesmes, seigneur de Malassise.

solde allemande, rédigés en toutes les langues, incitent les soldats au désordre, à la rébellion et, pour le moins, les démoralisent. Dès février 1917, le général Nivelle ; plus tard, le général Pétain se plaignent. Nul ne répond à leur appel.

Le *Breslau* est coulé par la marine anglaise. Le *Gœben* s'échoue. Ils expient leurs premiers coups de canon sur Bône et Philippeville, en août 1914.

CHAPITRE III

Le silence dans le brouhaha

La séance parlementaire du 17 janvier 1918 comptera parmi les plus tumultueuses qu'ait enregistrées *l'Officiel*.

D'abord, M. Painlevé prend la parole pour réfuter certaines attaques, contre son ministère. Puis c'est M. Poncet qui a vu, du côté de Sarcelles des officiers brandir leurs « lances » en disant : « Les Parisiens, nous les embrocherons ! » On lui crie : « Les dragons de Villars ! » On rit. Ce même M. Poncet ajoute des phrases à des phrases et les siens demandent l'affichage de cette prose inutile.

Malheureusement, M. Pugliesi, jusqu'à ce jour resté dans les limites de la réserve qu'imposent les circonstances, répond aux outrages par des outrages, à la violence par la violence. Il prend à parti M. Longuet, petit-fils de Karll Max, de telle manière qu'il se fait rappeler à l'ordre.

Dès lors, ce sont des propos d'apaches qui ne s'écrivent pas, des gestes désordonnés, des vociférations, des coups, un revolver, triste bilan de cette réunion, pendant que la Patrie est en danger. Le tumulte augmente ; les vociférations redoublent ; elles cessent, puis reprennent.

Alors une vingtaine de Parlementaires insultent M. Pugliesi-Conti qui a la parole... Bref, le pugilat est tel que, à bout de force, le Président se couvre et la séance est levée.

Profitant du désarroi, M. Mayéras se faufile à travers les députés et frappe, au visage, M. Pugliesi-Conti. De là, un tourbillonnement où les coups s'échangent. Surpris par l'agression, l'adversaire ne pouvant se défendre, au milieu de cette meute déchaînée, monte à la tribune et prend en main son revolver.

A la suite de cet odieux drame parlementaire, le représentant du XVII[e] arrondissement envoie ses témoins à son insulteur qui se dérobe.

Ce tableau n'est pas de ceux que l'on peint avec le concours des couleurs et la finesse du pinceau. Quelques traits suffisent pour en mettre à jour toute la laideur et le mieux serait de passer, au plus vite, l'éponge, pour l'effacer aux regards, si le souvenir ne devait s'en perpétuer, pour être la leçon de demain.

Puis, un point lumineux s'en détache ; admirable contraste qui, à lui seul, surpasse en gran-

deur tout le pénible de la scène. C'est la ferme dignité du Président du Conseil dont le silence, dans ce brouhaha, est la sauvegarde du Pays...

Dans les Tropiques, en allant vers la Zone équatoriale, lorsque la nature se convulsionne à l'approche de l'orage ; lorsque les vents se déchaînent en sourds grondements ; lorsque les animaux jettent leur cri d'effroi ; lorsque les uns gagnent en hâte leur terrier, pendant que les autres rampent vers un abri ; lorsque les oiseaux tourbillonnent dans l'espace ; le tigre, lui, reste impassible car si forts que soient les éléments il les domine. Le cataclysme passera, la terre sera jonchée de cadavres, les arbres seront tordus ou renversés, les débris couvriront le sol ; mais lui, emblème de force, assistera grand et magnifique, au dernier spasme de cette nature déchaînée et verra renaître le jour, dans un éclat plus intense.

Tel nous voyons notre Clemenceau demeurer calme, dans ce Parlement, image du chaos. Ramassé sur lui-même, le regard profond, il s'instruit à l'école de la démagogie et la profondeur de ses pensées ne peut se traduire que par le silence.

Ce silence, déifié par les Anciens, à nouveau divinisé, il l'offre en don à la France. Lui, mieux que tout autre, connaît la gravité de l'heure, le danger qui menace ; il sait que les grandes choses

ne s'accomplissent que dans le travail et que le travail n'est productif que dans le silence.

Son rôle, ne l'oublions pas, est celui du Capitaine qui, grave à son poste, au fort de la tempête, voit le danger et le domine. Puis, quand la lumière chasse les ombres funestes, ce sont de beaux jours qui font oublier les mauvais.

Dans ces futurs beaux jours que nous lui devrons, sa chaude parole se fera de nouveau entendre ; elle soulèvera un peuple car la France a toujours en elle les cordes vibrantes pour enregistrer les sons et les transmettre à l'organisme. Quels heureux moments nous vivrons alors sous le charme de sa parole, rehaussé encore de tout l'éclat que peut donner une victoire.

Jusque-là, dans les assemblées politiques où, trop souvent, l'intelligence et le cœur s'éclipsent devant les passions, son silence sera la plus belle éloquence. A parler, en certains cas, on perd son prestige; à se taire, on l'augmente.

Cinq jours avant la séance relatée plus haut, au sujet du coffre-fort, ouvert à Florence, selon les formalités prescrites par la justice italienne, le lasso était, de nouveau, jeté au Gouvernement.

Lorsque le Sous-secrétaire de la Justice militaire, M. Ignace, avait répondu, au nom de Clemenceau, l'interpellateur (Ernest Lafont) avait déclaré qu'il regrettait de parler à quelqu'un

qu'il n'avait pas interrogé. C'est au chef de la Justice que j'ai posé la question, avait-il dit. Il sait parler quand il veut; il doit parler quand la Chambre le lui demande, dans les formes régulières, lui qui parlait tant pour attaquer!

On voit le piège!

Si, d'une part, Tigre, il y a; ces parleurs ne sont-ils pas la parfaite image de ces frelons, importants par le bruit qu'ils font, et nuls par leurs actes?

Il y a de ceci, un exemple, d'une trop grande importance, pour qu'il n'ait pas quelques lignes dans ce recueil de faits, de pensées et de jugements.

Une campagne défaitiste, sous le patronage de l'Allemagne exerçait ses ravages en France. Ceci en pleine guerre. Laissons, à ce sujet, la parole à M. Barrès qui, imprudemment interpellé, alluma le flambeau qui ne devait plus s'éteindre.

C'était à la date, déjà évoquée, du 7 juillet 1917; M. Malvy, démasqué par Clemenceau, lisait son apologie à la tribune.

... « La Chambre le regardait, l'écoutait avec méfiance (Malvy). Chacun sentait que, dans cette glace, il n'arrivait pas à donner à ses histoires une couleur politique; qu'il fallait chauffer l'assemblée, allumer les passions, cuisiner le débat. Un de ses hommes, soudain, essaya de me jeter dans l'affaire, en s'écriant : Qu'en pense le Pré-

sident de la Ligue des Patriotes ? M. Malvy s arrêta, me regarda avec une infinie complaisance, tout prêt, l'honnête homme, à me céder la parole. Je cherchai, sans plus, mon lorgnon, pour distinguer l'interpellateur. Force fut au ministre de reprendre le fil de son harmonieux discours, mais aussitôt son homme redoubla : La parole est à M. Barrès. Et M. Malvy, une fois encore, de s'interrompre et de se tourner courtoisement vers moi. Pouvais-je demeurer insensible à de si excellents procédés ? Vraiment, ces Messieurs voulaient entendre ma voix sans art, que je ne savais pas si fort de leur goût. Je leur fis part immédiatement d'une curiosité que j'avais : « Quand est-ce que vous arrêterez la canaille du *Bonnet rouge* ? » Ah ! quel remous dans la vase ! Quel clapotis ! Quel émoi ! Et comme M. Malvy devint verdâtre ! Il refusa obstinément de me répondre. Mais une heure après, M. Ribot montait à la tribune et faisait connaître le grand secret : « Un chèque a été saisi à la frontière ».

Ce fut ainsi que les pauvres ailes fripées retombèrent pour toujours. Mais que diable aussi était venu faire cet imprudent ami bavard et provocateur ? Pourquoi ce besoin de jouer avec la flamme qui consume ?

Qu'importe ! Ces quelques mots hardis de Barrès et la fermeté de Clemenceau sauvèrent la France, car s'ouvrit l'ère des poursuites et arres-

tations, trop justifiées. La République n'eut pas seulement un balai, elle balaya.

Jamais la France n'aura trop de reconnaissance à l'homme qui vit le péril et poursuivit les traîtres. Clemenceau qui s'est incarné l'âme blessée, mais toujours pure de la patrie aura, dans l'histoire, l'éternel honneur de s'être attaqué avec une vigueur inlassable, fruit de son esprit de justice, aux agents conscients ou inconscients de l'Allemagne qui vouaient notre pays à la corruption d'abord, au joug ensuite; l'un menant vers l'autre.

Cette victoire morale, précurseur de la victoire par les armes, peut, dès ce jour, nous remplir de fierté car elle est le gage d'une paix finale, à l'unisson de notre dignité.

Jamais nos cœurs n'iront trop à cet homme qui ne connut aucun obstacle pour vaincre l'Alboche, à l'extérieur, et ce parti dont l'esprit nébuleux échappe à la compréhension. Qu'on en juge !

Le 22 février, dans une réunion, 2618 votants sont pour la restitution de l'Alsace-Lorraine ; c'est très bien, mais la majorité n'est plus que de 133 voix pour voter les crédits de guerre. Or, ils savent que les plus autorisés, en Allemagne, ont déclaré au Reichstag que « jamais » l'Alsace-Lorraine ne nous ferait retour. Donc la nécessité s'impose doublement de la conquérir, par les armes, avec le puissant concours des Alliés. Les

crédits, par conséquent, s'imposent...... La logique a pour objet les procédés du raisonnement. Le raisonnement n'est lui-même valable que si l'esprit est clairvoyant.

Pour voir clair, il faut une lumière.

N'approfondissons pas davantage.

Le Sénat est constitué en haute-cour de justice. M. Malvy est accusé :

1° D'avoir de 1914 à 1917, sur le territoire de la République, et dans l'exercice de ses fonctions, de Ministre de l'Intérieur, renseigné l'ennemi sur nos projets militaires et diplomatiques, particulièrement sur le projet d'attaque du Chemin des Dames.

2° D'avoir favorisé l'ennemi, en provoquant ou excitant les mutineries militaires.

Grèves en Autriche. Révolte parmi les marins de la flotte Allemande et, dit-on, rébellion de 25.000 soldats.

L'Autriche et l'Allemagne commentent les conditions de paix de M. Wilson, basées sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Elles paraissent souscrire à certaines conditions. Quant au sort des pays envahis, il n'en est pas question. On connaît leurs appétits !

Calme relatif sur tous les fronts depuis le début de l'année présente, 1918.

Douzième bombardement de Paris, par avions. Le premier eut lieu, le 30 août 1914. Ce dernier est de beaucoup le plus sérieux ; il fait, en deux heures, 252 victimes : 45 tués et 207 blessés, dont 76 en banlieue.

Du 30 janvier au 1er février, le Conseil supérieur de guerre tient sept séances plénières à Versailles. Le mot d'ordre est : « La paix par la victoire. »

Le 15 février, le bigame, l'aventurier, le rastaquouère Bolo est condamné à mort, à l'unanimité.

Albert Thomas met en garde son parti contre l'intervention maximaliste — Bolchevisk qui a mis la Russie à feu et à sang.

Lienow, dit Lénine et Braustein, dit Trotsky dont l'autocratie a remplacé celle de Nicolas II, dépossédé, proclament la République et signent, à Brest-Livs tock, une paix séparée avec l'Allemagne.

CHAPITRE IV

« L'épreuve commença pour moi dans cette assemblée de Bordeaux »

(GEORGES CLEMENCEAU.)

Enlevé au clou qui le supportait se trouve, sur ma table de travail, le tableau fac-simile de la protestation de l'Alsace-Lorraine, 1er mars 1871, couvert des signataires protestataires.

Que peut faire un trottin de plume subitement arrêté, dans sa course sur le papier, si ce n'est, de son bec pointu, fureter avec envie et en tous sens, à travers ces noms glorieux ?

Certes oui, ce sont des noms glorieux que ceux de ces hommes qui eurent la confiance de leurs compatriotes, et l'honneur de protester pour eux à la face de l'Univers attentif d'abord, indifférent par la suite et qui, aujourd'hui, n'a qu'une voix pour crier : Gloire et magnificence à la France éternelle !

Vivons en pensée la minute impressionnante que fut cette protestation car, si ardente et si bouleversée est l'existence, que c'est à peine si nous prenons le temps de songer aux choses les plus sacrées ; nos souvenirs s'effritent avec les instants qui passent.

Ce fleuron, enlevé au diadème séculaire de notre pays eut cependant sa place, aux couleurs nationales, toujours marquée. Il continua à être de tous les anniversaires, de toutes les fêtes, de tous les cœurs. Grâce à quelques hommes d'élite, sentinelles infatigables, son souvenir, loin de se désagréger, prit un corps et une âme, s'imposa, chaque jour davantage, au cœur et à la volonté.

Et l'Allemagne, coupable par sa déclaration de guerre, a brusqué, inconsciemment, l'heure de la Restitution.

En la journée mémorable du 1er mars 1918, la Sorbonne est l'écho des vibrations patriotiques retentissant à Bordeaux, quarante-sept ans auparavant.

La ferme protestation des 36 députés représentant nos départements ravis par la force se résume en ces quelques lignes :

« Nous proclamons, par les présentes, à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la Nation française et nous jurons, tant pour nous, que pour nos commettants, leurs enfants et leurs descendants de la revendiquer éternellement et par toutes les voies envers et contre tous usurpateurs. Ainsi associés, depuis plus de deux siècles, dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune, ces deux provinces, toujours fidèles, sont à l'honneur et seront de notre gloire ? »

Depuis son origine, ce qui nous porte à 1253, jamais, quelle que fut la cause, la Sorbonne ne vit réunion plus solennelle. C'est une foule dense qui se presse dans l'immense hémicycle de la Faculté des Lettres. Pas une place inoccupée. Le Président de la République ; le Président du Conseil, les membres du Gouvernement, les représentants du corps diplomatique, les députés, les notabilités font, tour à tour, leur entrée dans une atmosphère empreinte de recueillement et de respect. Chacun comprend qu'un grand geste va s'accomplir ; un geste fier, ardent, pénétré de justice. Le haut Clergé est présent. On remarque Monseigneur Amette, archevêque de Paris, et MM. l'abbé Wetterlé et Blumenthal, anciens députés protestataires au Reichstag.

Dans cette Assemblée, un cœur bat violemment, car la minute dont nous parlions tout à l'heure et que nous vivons, en esprit, Clemenceau l'a vécue réellement. Lui, et lui seul, parmi ceux qui sont présents, fut à la tristesse ; aussi son émotion se double-t-elle lorsque, sur les sollicitations réitérées de l'assistance, il improvise une brève allocution dont voici les principaux passages :

« Les paroles qui viennent d'être prononcées « sont l'histoire d'hier, l'histoire d'aujourd'hui « et ne seront jamais oubliées.

« Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour vous « qu'elles avaient besoin de se faire entendre. Ce

« n'est pas même pour toutes les oreilles du
« dehors qui les recueilleront et en garderont le
« souvenir impérissable. C'est pour les peuples
« qui se sont rués à l'assaut du monde civilisé et
« qui ont besoin d'apprendre qu'ils se heurteront
« jusqu'au bout à des consciences d'honneur, à des
« âmes de dignité humaine qui sont et resteront
« sans défaillance, car les paroles que vous
« applaudissiez, tout à l'heure, il faut maintenant
« les faire vivre dans l'action de combat contre
« les pires ennemis de l'humanité.

« J'étais, il y a quelques jours, au front, je vous
« apporte, de nos grands soldats, la parole qui
« court sur toutes les lèvres : « Ils ne passeront
« pas ! »

« Cela dit, que pourrais-je ajouter ? Nous sommes
« fiers d'être un peuple de haut idéalisme, mais
« les plus nobles sensations de l'homme, les plus
« beaux sentiments qui font sa grandeur se payent
« chèrement, au rude contact des peuples enne-
« mis, par des douleurs, par des sacrifices qui
« sont pour nous l'épreuve de ce jour et qui por-
« teront pour nos fils les plus belles récompenses
« de l'histoire.

« L'épreuve commença pour moi dans cette
« Assemblée de Bordeaux quand je vis nos meil-
« leurs amis d'Alsace arrachés du Parlement
« français et que, bientôt, cette terrible tragédie,
« demeurée vivante en moi, depuis cette doulou-

« reuse journée, vit son souvenir s'abîmer dans
« la cruelle indifférence des peuples de la terre,
« pressés de s'accommoder à toutes choses, igno-
« rant l'inévitable fatalité des revanches de la
« Justice et de la Liberté.

« Eh bien ! cette revanche est venue, en dépit
« de nous-mêmes. C'est notre ennemi qui nous
« l'a imposée. Tous les peuples sont debout pour
« la plus grande idée qui soit, l'établissement
« d'une justice meilleure parmi les hommes. Et
« chacun doit comprendre que la meilleure con-
« dition en est dans l'indépendance des nations
« qui sont venues à la vie de l'histoire avec des
« aspirations de vie supérieure pour toute l'huma-
« nité.

« C'est le plus grand devoir qui nous ait été
« imposé depuis que la France a conquis dans le
« monde un renom de générosité qui fait qu'en
« combattant pour elle-même, elle se fait gloire
« de lutter pour tous les peuples épris de justice,
« pour un avenir meilleur des sociétés humaines.

« C'est l'œuvre que nous sommes tous ici, vous
« et nous, en train d'accomplir. Ce que vous
« voulez bien saluer en moi, c'est l'espérance,
« c'est la volonté d'une réalisation prochaine.
« Confiance ! L'heure vient. Je ne suis qu'un
« humble soldat qui passe. Vous êtes ici des
« représentants spontanés de la France. Ce que
« la France veut, on vous l'a dit aujourd'hui.

« Vous le répéterez demain, jusqu'à la victoire
« qui sera votre œuvre, à vous, pour une assez
« belle part, l'œuvre de tous les Français. »

Afin d'empiéter le moins possible sur l'ampleur de cette cérémonie, lui conserver son cachet, son caractère de patriotisme et sa haute portée politique, il convient d'extraire quelques nobles pensées des discours de nos hommes d'Etat, les plus éminents et les plus autorisés pour connaître les aspirations françaises.

De M. Pichon, Ministre des Affaires étrangères :

« La double protestation qu'Emile Keller et
« Jules Grosjean ont portée à la tribune de l'As-
« semblée de Bordeaux, au nom des représentants
« du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Moselle et
« de la Meuse et que Teutsch a renouvelée, trois
« ans plus tard, au Reichstag, reste le symbole
« des revendications immuables du peuple, annexé
« par l'Allemagne, au mépris du droit des gens. »

De M. Antonin Dubost, président du Sénat :

« L'Alsace-Lorraine demande d'être reprise et non d'être pleurée. Elle est un tronçon de l'âme française qui palpite encore de son ancienne vie ! Plus encore; c'est parce qu'elle est désormais élevée à la hauteur d'un symbole universel ; parce que, depuis un demi-siècle, elle dresse, sur l'humanité douloureuse, indifférente ou complice, le gibet des Patries crucifiées... »

De M. Paul Deschanel, président de la Chambre :

« Si l'Allemagne demeurait maîtresse de nos routes d'invasion, si ses formidables moyens d'attaques restaient concentrés à quelques journées de Paris et si, d'autre part, la plus grande trahison de l'histoire lui assurait la domination de l'Europe orientale, la terreur militaire qu'elle exercerait sur le monde serait telle, le joug serait si intolérable que l'humanité, au lieu de clore l'ère des grandes guerres, la rouvrirait... La question d'Alsace-Lorraine est devenue une question universelle. »

De M. Jules Siegfried :

« Le Droit des Alsaciens-Lorrains de rester membres de la Nation française est inviolable ; il ne saurait être contesté et n'a pas besoin d'être confirmé. »

De M. Maurice Barrès, député du Ier arrondissement, chef de la Ligue des Patriotes ; de l'Académie française :

... « On leur disait, de toutes parts, avec une dure incompréhension : « Vous êtes heureux de vivre au milieu de la nation la plus savamment organisée que le monde ait jamais vue. » Ils répondaient : « Cette organisation nous opprime. Elle ne développe aucune chaleur de sympathie. Elle ignore et méprise nos âmes. Ces durs maîtres ne songent qu'à nous pétrir brutalement, comme des matériaux de la plus grande Allemagne. Dans

leurs mains les sciences se corrompent pour devenir des instruments d'inhumanité. Il leur manque à tous l'éducation du cœur. » Et toujours, pour conclure, les Alsaciens-Lorrains nous disaient : « Leur culture nous la détestons ! Mais qu'elle est puissante ! Elle menace le trésor spirituel que vous détenez. Soyez amis ; armez-vous pour défendre ce qu'ils ont juré de détruire. »

... « L'Alsace et la Lorraine, condamnées au silence et délaissées des Nations, depuis le 1er mars 1871, se trouvent aujourd'hui donner à l'humanité son mot d'ordre : « Délivrance ! »

Oui, « Délivrance » ! Et merci à M. Barrès de l'avoir si souvent fait retentir ce mot qui, aujourd'hui, ne luit plus, en nos cœurs, comme une espérance mais comme une certitude. L'écho s'en est répercuté jusque par delà les mers et les solides bataillons américains vont se faire une gloire jalouse de nous l'offrir, au prix de leur sang.

Dans les premiers jours de mai 1911, une statue de Guillaume I était inaugurée à Strasbourg. Elle se dresse devant le palais impérial : le Kaiserplatz. La fête officielle fut marquée par une série d'incidents.

Jusque-là les réceptions de l'empereur à Strasbourg étaient purement militaires. Cette fois, on chercha à lui prouver que la jeune génération lui était définitivement acquise. Pour cette raison, on

mobilisa les écoles et, ainsi, 14.000 enfants furent embrigadés. Après les avoir dressés, enthousiasmés, en faveur du souverain, ils furent rangés dans l'espace circulaire qui entoure le jardin.

La première difficulté surgit avec l'arrivée des Etudiants. Ceux-ci, en grande tenue, bottes éperonnées, se placèrent entre la tente impériale et les porte-drapeaux qu'ils masquèrent. Un général s'opposa énergiquement à ce qu'il en fût ainsi. Mais, les Etudiants, plutôt que de changer de place, se retirèrent, fort mécontents, et ne revinrent pas. Réunis à l'Université, ils prononcèrent des discours violents et ne cachèrent pas leur indignation.

Ainsi dans ce pays de culture spéciale où l'orgueil est chef d'orchestre, l'accord et plus souvent le désaccord entre l'Armée et l'Université rompent l'harmonie nationale.

Le second incident fut, de beaucoup le plus sérieux.

Le Maire de Strasbourg, M. Schwander, exposa nettement à l'empereur la revendication Alsacienne-Lorraine d'autonomie, ayant des droits égaux à ceux des Etats allemands de l'Empire. Que fit Guillaume II ? Il ne répondit pas ; mais, trois jours après, la délégation d'Alsace-Lorraine était dissoute.

La cérémonie terminée, l'horrible tyran que l'on dit être très aimé de son peuple, alors qu'il en

est surtout redouté, rentra dans son palais. Sur le dôme principal fut hissé le pavillon aux couleurs de Satan : jaune, orné d'un aigle et d'une croix noire sur laquelle est gravée en blanc : « Got mitt uns ».

M. Pichon, Ministre de l'Intérieur, est en possession de documents dont il donne connaissance, à la cérémonie de la Sorbonne.

L'un est une lettre adressée de Versailles, à l'Impératrice Eugénie, le 26 octobre 1870, par le grand-père de Guillaume II, au sujet de l'Alsace-Lorraine. L'original vient d'être versé aux Archives.

On y lit textuellement ceci : « Après avoir fait d'immenses sacrifices pour sa défense, l'Allemagne veut être assurée que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter aussitôt que la France aura réparé ses forces et gagné des Alliés. C'est cette triste considération seule, et non le désir d'agrandir une Patrie dont le territoire est assez grand, qui me force à insister sur des cessions de territoires qui n'ont d'autre but que de reculer le point de départ des armées françaises qui, à l'avenir, viendront nous attaquer. »

Le second document est signé de Bethmann Hollewg, le 31 juillet 1914, pour obtenir, dans un délai de dix-huit heures notre neutralité, l'occupation par les troupes allemandes, de Toul et Verdun.

Onzième raid de gothas sur Paris : 31 tués, 50 blessés.

Monsieur Clemenceau, infatigable, est au front d'Aviation.

CHAPITRE V

Un homme ne s'improvise pas

« Gott mitt uns ! » Non ; les temps sont changés. Plus de mise en scène majestueuse ; plus de parade, plus d'acclamations ! Maintenant, c'est la guerre, guerre horrible, toute à notre honneur.

Le Kaiser devait prendre Paris, en trois semaines ; mais, la Marne lui offrit la réédition des Champs Catalauniques où son ancêtre, Attila, moins cruel que lui, fut vaincu. Nouveau fléau de Dieu, muni d'un matériel scientifique, d'une barbarie raffinée qu'ignoraient les sauvages de 451, il fut repoussé par des Français, sans armes. Paris sauvé, aujourd'hui, le grand Paris, toujours debout, ferme, digne, tient bon !

Beaucoup, et à tort, font participer le hasard aux drames de l'existence ; c'est pourquoi l'on entend dire : « Les hasards de la guerre. » L'homme réfléchi qui ne s'absorbe pas uniquement dans les apparences physiques, mais étudie la psychologie des faits y trouve toujours une conclusion d'ordre supérieur dont le bon et le mauvais, le bien et le mal sont les facteurs. Les individus provoquent les événements, y contribuent, sciemment ou inconsciemment, d'une manière

ou d'une autre, mais ils n'en sont point les maîtres. Le hasard non plus.

Ce dieu de bas étage, auquel toute méthode est inconnue, a tout juste sa place sur un hippodrome où un cheval parmi vingt autres qui halètent sous la cravache, arrive le premier d'une demi-tête. Ou bien, autour d'un tapis vert où se disputent la rouge et la noire, même si c'est à Monte-Carlo. Ou, dans les mains d'un joueur qui distribue les cartes, ou dans celle de celui qui jette les dés. Parfois encore, dans une salle où la déesse Fortune se présente avec le bon numéro. Mais, il faut en convenir, ce sont là les à côtés de la vie.

Il n'en est plus de même quand il s'agit des grands événements de l'existence des hommes et des Nations. Les faits de cette guerre en sont une preuve incontestable. Désavantageux en apparence, ils nous sont tous favorables dans la réalité étant donné que, dans toute guerre, le but à atteindre est la victoire.

C'est ainsi que l'Allemagne violant la neutralité de la Belgique se fait, de ce pays, un ennemi de plus.

L'Angleterre, indignée de cet acte et effrayée pour elle-même, prend les armes.

La pénétration en France déclanche la bataille de la Marne qui transforme la lutte, courte et joyeuse du Kronprinz, en une guerre dure et longue.

La guerre sous-marine met Wilson dans la nécessité de prendre les armes.

L'œuvre de démoralisation ouvre nos yeux, et nos cœurs sont mieux trempés que jamais.

La Russie succombe à des moyens perfides. Elle se ressaisira un jour et sera une source de difficultés pour l'ennemi.

L'offensive du 21 mars 1918 qui fait trembler Paris, encore une fois, nous oblige à avoir l'unité de commandement, aussi nécessaire pour vaincre que les armes elles mêmes.

D'où il résulte que, si d'une part, nous subissons encore toute la peine due à notre indifférence passée ; l'Allemagne, d'autre part, beaucoup plus coupable, dans son orgueil et son ambition, sera châtiée.

Le Kaiser, vieilli avant l'âge (1), est miné par la fièvre d'une victoire décisive qui recule sans cesse et peut-il exister une perspective plus cruelle pour un homme d'honneur que celle de la défaite ? Mais Guillaume n'est pas cet homme et, quand orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de près.

Il est enfantin de borner ses vues au « hasard ». Il est plus réfléchi de percevoir le contrôle providentiel. Cela n'enlève rien au mérite de nos braves : bien au contraire, car le hasard n'est qu'un rôdeur de grand chemin, tandis que la Providence, voyant

1. Soixante ans.

les choses de haut, les pèse, les juge, sans qu'un fil de la trame lui échappe, et la cause que les hommes, dans leur étroitesse de vues, jugent être la bonne est souvent la mauvaise. Nos soldats ne sont pas des petits Saints, mais ce sont de grands héros qui n'ont pas voulu la guerre et se défendent. Nul doute, leur cause est la bonne.

Si nous nous permettions de dire que Clemenceau est l'homme du hasard, non seulement nous porterions atteinte à ses mérites, mais nous porterions surtout préjudice à notre esprit car ce jugement serait une preuve de sa faiblesse.

Clemenceau n'est un hasard ni pour lui-même, d'abord, ni pour nous.

Il a commencé par se faire ce qu'il est et l'enchaînement des faits, des circonstances, des nécessités l'ont amené à nous gouverner avec une autorité nécessaire et que lui seul possédait.

Valeureux, aujourd'hui, notre Clemenceau ne l'eût jamais été autant sans cet avantage d'une longue existence dont les parcelles, soudées et cimentées de sa volonté, ont pris forme et transparence, lavées de toute impureté aux torrents orageux de l'existence. Chaque minute l'a procréé et il a traversé les décades de la vie avec un bagage de qualités et de défauts jusqu'au jour où l'effort du bien dominant, les qualités prirent l'ascendant.

En dépit de l'âge, ses fonctions multiples ne

l'effrayent pas ; elles surexcitent, au contraire, ses facultés et en garantissent la perpétuelle vitalité. De tels hommes ne s'improvisent pas et Clemenceau est du nombre très restreint de ceux qu'un siècle offre à l'humanité. Il est d'abord son homme ; puis, l'homme des circonstances ; puis, l'homme de la Providence qui a permis qu'il en fût ainsi. Sa destinée a dépassé ses prévisions. Il est le sauveur, rôle auquel il n'a jamais songé, mais auquel il s'est préparé inconsciemment, par l'idée du devoir imposé aux hommes, par une volonté persistante que les minutes, les heures, les jours ont fortifiée.

Telle apparaît aux regards sur un arbuste, jadis bien faible, devenu vigoureux, une fleur superbe dans laquelle tout séduit : contour, éclat, parfum, rien ne lui manque. Cette indicible perfection a des racines profondes qui se sont abreuvées des sucs consistants que renferme une terre fertile et cela pendant une succession d'instants, parfois illimités. Ne parle-t-on pas de certains cactus des Indes qui ne fleurissent que tous les cent ans ? L'homme porte ses fruits beaucoup plus tôt.

Marqué du sceau providentiel, Clemenceau surgit un peu tard, semble-t-il ? Non pas ; il a paru à la minute propice et décisive. Aujourd'hui, plus qu'hier, tous les partis sont avec lui. Seuls, les Soixante-cinq qui sont, avant tout des hommes de parti pris, incapables de s'adapter sérieusement

une idée de grande envergure, résistent et résisteront, quoi qu'il arrive ; ils ont une grande ténacité irréfléchie.

Pourtant, depuis quatre années, de quoi s'agit-il ? Des classes ? du bourgeois et de l'ouvrier ? du riche et du pauvre ? du grand et du petit ? Pour eux, peut-être ; mais c'est là une grave erreur. Il s'agit, simplement, de sauver les Français de la botte prussienne, et c'est pour ce motif, en apparence si minime, que tous les hommes se sont groupés en un Comité, dit d'Union sacrée, et que tous accordent un culte de sympathie au Président du Conseil, dans les heures tragiques que nous vivons.

Il convient de dire que, dans une collectivité d'individus certains ont le cœur plus tendre que les autres et, soit qu'ils veuillent leur tranquille bien-être ou qu'ils aient des aspirations plus élevées, ils sollicitent la paix. Certes ! nul ne peut écarter de ses yeux l'horrible carnage de la guerre dont la France subit le malheur dans sa totalité. Chaque soldat ne meurt qu'une fois ; chaque famille ne supporte que son propre deuil, mais la Nation établit le bilan des pertes de ses enfants, à jamais disparus ! et ce sera son éternel honneur d'avoir sacrifié son cœur pour éviter la honte. Nos petits soldats qui reposent sont morts pour ne pas faire l'exercice, commandé par un arrogant officier prussien. Qu'on se souvienne de

ceux de Saverne !... de ces deux pauvres chétifs mis en forteresse pour s'être plaints !... Plus nos maux sont grands, plus la nécessité d'union s'impose et ceux qui ne l'auront pas compris pourront se retrancher derrière leurs idées humanitaires, nul n'en sera dupe.

Pour vouloir la paix, à tout prix, il faut un motif ; on évoque le plus beau : l'amour des hommes et il ne s'agit, en réalité,que de l'amour de soi-même.

Ne prolongeons pas ces tristes réflexions. Reportons nos regards vers Clemenceau si grand dans sa simplicité ; si bon, dans son autorité ; si franc dans ses actes ; si aimé dans sa manière d'être. Il a bien laissé quelques souvenirs fâcheux, mais qu'importe ce passé ; il l'a dit lui-même : « N'en parlons que pour faire le présent meilleur ». Nous ne sommes plus en 1876, puisque nous sommes en 1918.

Quel est celui qui n'a jamais commis de faute ? Celui-là est un malheureux indifférent car le mal est, comme le bien, un sentiment excessif du cœur ; les conséquences en déterminent l'étendue. C'est à ses fautes que Clemenceau doit la grande supériorité à laquelle il est parvenu, étant donné que sa lucidité d'esprit lui en montrait le plus ou moins de gravité, que sa clairvoyance lui indiquait le remède, que sa volonté lui donnait la force de n'y plus retomber.

On sait que le mal est l'affaiblissement du bien jusqu'à extinction; de même que le bien est la conséquence du mal, arrivé à son paroxysme. Le bien et le mal se combattent et, l'un triomphant de l'autre, ils s'offrent à notre jugement. Le devoir veut que nous options pour le bien ; la fantaisie nous porte vers le mal, plus séducteur. Nous pratiquons l'un et l'autre ; c'est logique ; cependant, notre raison, à la longue, nous fait repousser le mal; le bien pénètre en nous et il s'impose d'autant plus que, usurpateur il ne veut pas perdre sa place.

Au contact de la vie, notre Clemenceau a pris de précieuses leçons d'expérience qui coûtent cher le cachet ; c'est nous, aujourd'hui, qui en profitons. Il est estimé, apprécié de nos Alliés ; craint et détesté de nos ennemis. Ces raisons sont suffisantes pour que tout Français lui donne, à défaut de son cœur, sa confiance. Pour le cœur, il a celui de nos chers poilus et ce n'est pas rien !

Formidable explosion d'une usine de guerre de la Courneuve, près de Saint-Denis. Le bruit s'en répercute à 25 kilomètres aux alentours. On accuse trente tués et de nombreux blessés. La cause en est, dit-on, accidentelle.

La ville de Lyon s'établit marraine des villes de Laon et de Saint-Quentin.

Négociations de paix Austro-Allemande avec la Roumanie.

CHAPITRE VI

« Je fais la guerre »

(Georges Clemenceau.)

Entrons un instant dans la mêlée parlementaire. Vous protestez, lecteur, et vous avez raison. Pour calmer un effroi très légitime et partagé, je vous préviens que le Tigre sera présent. Avec lui, rien à craindre. De plus, nous aurons de chaleureuses paroles et des répliques, aussi fines que judicieuses, à destination des adversaires. Par la suite, nous ne pénétrerons dans cette enceinte que lorsque le Président du Conseil nous y précédera. Mais nous ne pouvons passer sous silence ces réunions qui enchaînent les heures extraordinaires que nous vivons. Elles sont le bulletin de la vie nationale, le baromètre qui enregistre sa pression, le thermomètre qui marque ses pulsations.

M. Clemenceau nous dit, dans ses notes de voyage, dans l'Amérique du Sud, en 1911, qu'au

Parlement Argentin, il est d'un usage constant de ne jamais faire allusion, au cours du débat, à quoi que ce soit qui puisse blesser un collègue et il ajoute : « Puisse cette habitude se propager en tous pays rapidement. » Le malheur est que nos députés n'ont pas de sang argentin dans les veines ; autre pays, autre tempérament, autres mœurs ; quatre années de guerre sont impuissantes à dompter certains d'entre eux !...

Nous voici entrés. On s'anime à gauche ; beaucoup trop même. Les Majoritaires, les Minoritaires ?? peu importe, le Parti sera magistralement servi. C'est dans un langage de mâle énergie que le Président saura parer à une sournoise propagande où trop d'égarés se mettent au service de l'Allemagne ; puis, il faudra combattre cette tactique, d'une partie de la Chambre, de se dire discréditée par la presse, alors qu'elle se discrédite elle-même.

M. Painlevé, ancien Ministre de la Guerre, est, lui aussi, mis en cause. Quatre griefs se dressent contre lui, au sujet des rapports de félonie, retardés dans la marche de leur exécution judiciaire ou même étouffés. De là, le besoin, à son tour, d'une apologie, pour blanchir les huit mois de son administration.

La Gauche applaudit ; mais, non satisfait, son leader se charge de planter ses banderilles et M. Renaudel, s'adressant au Tigre, dont la sou-

plesse est autre que celle du taureau, dans l'arène, jette ce défi : Le Président du Conseil est libre de répondre ou de ne pas répondre à nos paroles qui sont inspirées d'un patriotisme égal au sien, mais il a la responsabilité, par son silence, de laisser durer les campagnes engagées contre les principaux chefs de la République.

En admirables dispositions, d'un pas rapide, notre Tigre gravit les degrés de la tribune et c'est merveilleux de le voir déployer ses moyens : verve, ironie, éloquence, émotion, avec une force calme, une netteté, un esprit d'à-propos qui n'appartiennent qu'à lui ; son autorité évolue avec aisance, elle se joue des pièges, ne se cabre que devant les questions graves qui ont pour objet le sort de la Patrie.

« Pendant trois ans, dit-il, vous avez pris trop « facilement l'habitude d'être protégés par la cen- « sure, tandis que vos adversaires !... J'ai connu « un temps où M. Léon Daudet me mettait en « vedette d'ignominie et de honte, chaque jour, « dans son journal. Non seulement, la censure « le laissait faire mais c'est moi qui étais blanchi... « (*Rires*). On fait des campagnes contre vous, « vous vous en étonnez. Voilà cinquante ans que « l'on en fait contre moi (*Rires*). Quand m'a-t-on « entendu m'en plaindre ? Il m'est arrivé de « répondre, de dédaigner, de ne pas lire et c'est « là le meilleur remède (*On rit*). Mais quand vous

« me demandez d'arrêter les campagnes... (*A*
« *gauche : Non non !*) Alors vous parlez pour
« ne rien dire.

« Je n'arrêterai pas les campagnes et si vous
« voulez un gouvernement qui les arrête, choisis-
« sez-en un autre que le mien. M. Renaudel se
« plaint de la publicité donnée aux affaires judi-
« ciaires, mais si j'empêchais cette publicité de
« quoi ne m'accuseriez-vous pas ? Il faut savoir
« défendre la République autrement que par des
« vociférations et des gesticulations. »

Puis, avec une crâne allure, il continue : « J'ai
« écouté la discussion et ne puis blâmer M. Pain-
« levé d'avoir éprouvé le besoin de se plaindre ;
« mais, vraiment, « si un historien prend un jour
« la plume pour dire de quoi nous parlions en ce
« moment !... » (*Applaudissements*). Je ne suis
« pas juge de mes prédécesseurs. Je suis le Chef
« d'un Gouvernement républicain et je défendrai
« la doctrine républicaine.

« La première doctrine c'est la liberté ; la seconde
« c'est la guerre, pour assurer le triomphe de la
« France. Je comprends qu'on vienne traiter ici
« les affaires de trahison, parce que les affaires de
« trahison c'est encore la guerre. M. Renaudel
« disait un jour que le cri : « Nous sommes tra-
« his », est un cri imbécile. La Révolution a rem-
« porté la victoire au cri de : « Nous sommes tra-
« his ! » Mais, à ce moment, il y avait, sur la

« place de la Concorde, un instrument de concorde
« dont nous ne nous sommes pas servis. Nous,
« nous faisons la guerre en sauvegardant la
« Liberté et la République. C'est ainsi que nous
« entendons la continuer.

« Interrogez-nous sur les affaires de trahison ;
« mais, moi, ma pensée, à chaque instant, doit
« être penchée sur la guerre. Aidez-moi (*Bruit à
« l'extrême-gauche*) puisque nous avons le même
« but. »

Et sur un ton de raillerie qui détermine une fureur indescriptible chez M. Brizon et les chefs socialistes : « Il m'est arrivé un grand malheur le
« jour où ce ministère est né ; j'ai été frappé
« d'exclusion, par M. Renaudel et ses amis. Ils
« ont décrété que j'étais un danger pour la classe
« ouvrière et pour la défense nationale.

« Ils ont décrété (quelques-uns venant dans
« mon cabinet me dire ce qu'ils pensaient de ce
« vote (*Exclamations et rires*) que j'étais, je le
« répète, un danger pour la classe ouvrière et
« pour la défense nationale.

« La classe ouvrière n'est pas, Messieurs, votre
« propriété (*Très-bien, très-bien*). Les mains de
« MM. Renaudel et Thomas ne sont pas plus
« caleuses que les miennes ; j'en suis fâché pour
« eux, mais ce sont des bourgeois, comme moi.
« (*Rires et applaudissements. Bruits à l'extrême-
« gauche*).

« Ceux que vous appelez la classe ouvrière me
« renient ; je le regrette, mais vous ne pouvez
« oublier qu'ils vous renient aussi. J'ai dans ma
« poche un papier dans lequel on traite M. Re-
« naudel d'aide de M. Clemenceau ; on l'appelle
« même M. Renaudel, ce qui est bien la pire injure
« (*Rires et applaudissements*).

« Et pour ce qui est de la défense nationale
« j'estime, que, pour dire que je suis un danger,
« à cet égard, il faut le montrer par des faits.
« Non, je ne suis pas un danger pour la défense
« nationale car je n'ai d'autre désir que de sortir
« mon pays de la situation où il se trouve. Une
« voix à l'extrême-gauche : Nous tous aussi.

« Et alors, comme il faut justifier cet anathème,
« porté à la naissance de mon ministère, tout est
« bon, on interpelle sur tout. Qui veut tuer son
« chien dit qu'il est enragé. Eh bien ! Je ne suis
« pas enragé. »

Voici que le ton du discours s'élève, sous l'inspiration patriotique : le geste devient plus vif, la parole plus vibrante, la physionomie plus énergique : « Non, je ne suis pas un chien enragé. Je
« suis simplement un homme calme et prudent que
« le danger de son pays a rendu sage et attentif
« (*Mouvements*). A mesure que la guerre s'avance,
« vous voyez se développer la crise morale qui
« est à la terminaison de toutes les guerres. Les
« brutalités, les violences, c'est la crise morale à

« laquelle aboutit l'une ou l'autre partie et celui
« qui peut tenir le plus longtemps est le vainqueur.
« Et le grand peuple d'Orient qui a subi l'épreuve
« de siècles de guerre a trouvé cette formule :
« Celui qui est vainqueur est celui qui peut un
« quart d'heure de plus que l'autre croire à sa vic-
« toire. » Voilà ma maxime » (*Applaudissements*).

Un membre, à l'extrême gauche : « Vous avez bien réussi. »

« Vous n'êtes pas détenteur d'une maxime de
« morale qui vous soit particulière ; c'est le grand
« malheur des Eglises, car vous n'êtes qu'une
« Eglise (*Rires et applaudissements*). Toute ma
« politique ne vise qu'un seul but, le maintien du
« moral français, à travers une crise comme notre
« pays n'en a jamais connu. Nos hommes sont
« tombés par milliers, les sacrifices des classes
« possédantes ont été formidables, à ce point que
« lorsque l'on parle des riches, on est obligé de
« leur accorder l'épithète de nouveaux riches.
« (*Mouvements divers*). Les pères ont donné leurs
« fils ; les malheureux habitants des régions enva-
« hies ont subi des tortures telles qu'il n'en est
« pas de pareilles dans l'histoire. L'aviateur Gar-
« ros me disait, avant-hier, dans une visite qu'il
« m'a faite, en mon cabinet, que si l'un de nos
« hommes ne recevait pas ses paquets de France,
« il serait obligé de mourir de faim. Voilà la
« situation de ceux que nous aimons, auxquels va

« notre pensée, vers qui nous tendons les bras.
« C'est pire que tout !

« Et vous me parlez de questions de person-
« nes !

Je ne les connais pas; je ne les connaîtrai pas.

« Je n'ai rien fait contre vous ; je ne ferai rien
« contre vous (*Exclamations et bruit à l'extrême-*
« *gauche*). La vérité est que vous ne trouvez pas
« à mordre sur ce Gouvernement ; mais vous
« ouvrez, cependant, les mâchoires et vous les
« refermez (*Rires et mouvements divers*). Quant à
« nous, nous ne sommes pas au pouvoir pour
« assurer le triomphe d'un parti ; nos ambitions
« sont plus hautes ; elles visent à sauvegarder
« l'intégrité de l'héroïque moral du Peuple (*Applau-*
« *dissements*). Ce moral a été admirable quoi que
« vous en disiez. »

« Des voix à l'extrême-gauche : Mais nous en
« sommes convaincus.

« Convaincus ? Il y a une heure, on n'aurait
« cependant pas pu tenir, à cette tribune le lan-
« gage que j'y tiens. Chacun de nous a, aujour-
d'hui, le droit de dire : « Je suis le fils d'une
« belle et vieille histoire ; je suis le fils d'un
« peuple qui a pensé, écrit, agi, et nos petits-
« neveux penseront, écriront, agiront de même »
« (*Applaudissements*).

« Le moral de nos soldats fait l'admiration de
« tous : Nulle excitation, une superbe sérénité

« d'âme, des propos plein de gaieté et quand on
« parle de l'ennemi, quelquefois un geste pour
« faire comprendre que les efforts ennemis vien-
« dront s'épuiser devant le front. Et chez les
« parents de ces jeunes gens quelle abnégation !
« Quelle tenue ! C'est à l'éloge du Gouvernement
« précédent et du peuple français, lui-même.

« Ce moral, il faut le maintenir. Peut être, dans
« certains endroits, est-ce devenu plus difficile.
« Il y a l'excuse de la fatigue, des propos semés
« par des agents de l'ennemi. Sous tout cela, le
« moral est immuable.

« Le civil n'est pas au-dessous du poilu (*Très-*
« *bien*, *très-bien*). Le mérite n'en revient pas à
« nous seuls, mais nous y avons peut-être contri-
« bué, depuis les quatre mois que nous sommes
« au pouvoir.

« On nous dit qu'il nous faut la paix le plus tôt
« possible. La paix ! Je la désire ; il serait crimi-
« nel d'avoir une autre pensée ; mais ce n'est pas
« en bêlant la paix qu'on fait taire le militarisme
« prussien. Tout à l'heure, on me lançait une
« petite pointe sur mon silence, en matière de
« politique étrangère.

« Ma formule est la même partout :

« Politique intérieure : Je fais la guerre.

« Politique extérieure : Je fais la guerre.

« Je fais toujours la guerre. »

Une voix à l'extrême-gauche : C'est simple

Monsieur Charles Benoist. — Encore fallait-il le trouver.

Monsieur Clemenceau. — « Je cherche à me « maintenir en confiance avec nos Alliés. La Rus- « sie nous trahit, je continue à faire la guerre. La « malheureuse Roumanie est obligée de capituler, « je continue à faire la guerre. Je continuerai jus- « qu'au dernier quart d'heure (*Vifs applaudis-* « *sements*).

A l'extrême gauche. — Tout le monde le pense et le désire ; nous sommes d'accord.

« Pardon, j'ai lu un dialogue où M. Renaudel et M. Longuet n'étaient pas d'accord sur la paix. »

Monsieur Longuet. — Personne n'est pour la paix, à tout prix.

Monsieur Clemenceau. — « Puisque vous m'y « contraignez, je vais poser la question. De quoi « s'agissait-il au Congrés national ? De savoir si « demain vous voteriez les crédits de la guerre. « Je dis que, dans cette enceinte, la responsabilité « de chacun est celle-ci. Chacun doit voter comme « s'il dépendait de lui de faire la majorité ; et si, « demain, quelqu'un s'apprête à voter contre les « crédits de guerre, c'est qu'il désire que l'una- « nimité de la Chambre refuse les crédits néces- « saires à la continuation de la guerre.

« Qu'avant la guerre, quelques-uns d'entre vous, « superidéalistes, aient pu, dans l'espoir d'un « prochain désarmement universel, espérer qu'en

« refusant les crédits de guerre, ils seraient suivis
« de l'autre côté du Rhin, je le conçois. Je n'étais
« pas des vôtres, mais je les comprends. Aujour-
« d'hui, où est vôtre excuse ? Vous avez fait l'expé-
« rience de la partie contagieuse de votre idéalisme.
« Il vous a été répondu, au début de la guerre,
« lorsque, pour que la France ne fît pas figure
« d'assaillante, vous demandiez que nous opérions
« un léger recul sur notre ligne du front. »

Monsieur Viviani. — Je tiens à dire que jamais le parti socialiste n'a fait à cet égard, la moindre démarche auprès de moi. C'est sous sa responsabilité que le gouvernement, dont j'étais le chef, a pris cette décision, dans la matinée du 31 juillet.

Monsieur Clemenceau. — « J'ai dit que je féli-
« citais Monsieur Viviani de la mesure qu'il avait
« prise et cependant je puis bien rappeler qu'à
« l'époque tous les journaux socialistes ont
« déclaré qu'ils l'avaient recommandée. »

Monsieur Longuet. — Approuvée.

Monsieur Clemenceau. — « Je comprends que
« vous ayez pu espérer, du désintéressement,
« héroïque de votre idéalisme, l'exemple d'une
« contagion qui ne s'est pas produite. La faute
« serait aujourd'hui de reprendre une tentative, si
« cruellement démentie par les faits.

« Il paraît que les Minoritaires (que dire d'ail-
« leurs d'un parti unifié où il y a des Majoritaires
« et des Minoritaires ?) (*Rires*) ont préconisé la

« paix. L'expérience de cette paix a été faite par « la Russie. Ce sont vos amis qui l'ont tentée. « Kerensky, à ce moment, voulait la guerre, il a « disparu. Lénine et Trotsky sont venus au grand « quartier général allemand dire à leurs ennemis « Nous voulons faire une paix démocratique ». Or, « cette paix vous savez ce qu'elle est devenue et « quand vous nous parlez encore des buts de « guerre, demandez donc aux Allemands quels « sont les leurs. (*Applaudissements*). Ils n'ont « pas besoin de les indiquer, les faits parlent assez « haut. C'est la Pologne, la Livonie, l'Ukraine, « sous la botte du vainqueur et quand nous atten- « dons de la Russie un cri de patriotisme, un « sursaut pour résister à l'envahisseur, c'est le « silence. »

Après avoir établi, si judicieusement, la leçon des faits, le Président du Conseil se résume, en quelques mots d'une éloquence ferme, à l'approbation générale.

« Eh bien ! Voilà la question posée, elle l'est « par moi. Si je fais des procès, j'ai dit le pre- « mier jour que la Justice passerait ; elle passe. « Et nous irons jusqu'au bout dans une tâche qui « n'est pas moins difficile que celle de nos sol- « dats. Rien ne nous arrêtera. Rien ne nous fera « fléchir (*Vifs applaudissements*). La guerre aussi « jusqu'au bout. Voila une belle question pour un « ordre du jour ; que ceux qui ont l'intention de

« refuser les crédits de guerre votent contre moi. » (*Vifs applaudissements au centre, à droite et à gauche*).

Garros et Marchal, deux de nos plus grands aviateurs, s'évadent d'Allemagne.

Le 13 mars, un raid de 60 gothas, sur Paris, fait 106 morts et 79 blessés. Parmi ces victimes 60 sont mortes étouffées dans un refuge du Métro.

Une pensée à ce sujet : L'aigle français regardait en face le soleil d'Austerlitz. L'aigle noir de Prusse vole et assassine dans la nuit (Extrait du journal, *le Journal*).

CHAPITRE VII

Le Valet impérial d'une République

Quand le Président du Conseil eut quitté la tribune ; sans ardeur, M. Renaudel y monta, Monsieur Clemenceau, dit-il, usant d'une tactique de diversion facile, a transformé le débat en une interpellation contre le parti socialiste.

M. Renaudel n'avait pas tout à fait tort ; quant à Clemenceau, il avait tout à fait raison, ses arguments étant basés sur des faits. Il convient même de remarquer son indulgence bien que, plusieurs fois, l'instrument puissant qu'est la patte d'un tigre se fût abattue, pour réduire à néant quelques bourdonnements inoffensifs, mais inopportuns et gênants.

Le vote de confiance donna au Gouvernement 400 voix contre 75, ce jour qui était le 9 mars 1918.

A l'issue de semblables séances, notre Clemenceau est sujet à se dépouiller de l'homme politique pour aller, le feutre mou rabattu sur les yeux, faire un tour parmi ses grands amis, les Poilus, car nul, mieux que lui, ne se prête aux transformations. C'est, sans effort, sous l'effet

d'une nature à la fois supérieure et simple, qu'il sait s'incarner toutes les situations.

Nous venons de le voir manifester sa belle autorité à la Chambre, avec le talent de l'orateur Déjà, en 1911, gentleman accompli, il subjugue, par sa parole, un auditoire d'élite en Argentine. Puis, c'est le farmer qui, le fusil sur l'épaule, arpente les pampas, en se livrant au plaisir de la chasse. C'est encore l'explorateur (de fantaisie, s'entend) qui se fraye des chemins dans les parties restées impénétrables des forêts du Brésil. C'est le voyageur, désireux de s'instruire, curieux, avide de tout savoir.

Le temps consacré aux loisirs de ce voyage, en Amérique-Sud, s'achève et le voici qui reprend le paquebot de retour où se presse une foule bigarrée, comme celle que transportent ces nombreux et immenses transatlantiques, véritables villes flottantes, de population cosmopolite, de type, d'allure, de caractere très varié. Là, réside une source d'études propres à écourter la longueur du voyage.

Certains, pendant ces traversées, ayant devant eux l'image de l'infini, restent plongés dans une sorte de torpeur. Ce sont ceux qui, habitués à vivre repliés sur eux-mêmes, ne connaissent de l'immensité, quelle qu'elle soit, que l'étendue du volume qu'ils en occupent, et combien mince ! D'autres sont sous l'influence d'une sorte de béa-

titude indéfinissable et bienfaisante qui se traduit en méditation.

Pour Clemenceau, ce voyage est d'abord une somnolence, c'est-à-dire le repos momentané du travailleur. Un peu à l'écart, encore tout pénétré de ce qu'il a vu et entendu, dans les Républiques Sud-Américaines, il y songe et ses souvenirs seront l'objet de pages, jolies et profondes leçons de choses étrangères, fort intéressantes.

Peu à peu, son esprit, libéré des aimables exigences de l'hospitalité, se détend et, après avoir remis dans l'étui la lorgnette qu'il porte en bandoulière, il s'assied, tout rêveur. A quoi peut-il penser ? Oui, à quoi ?... Mais à la France aimée dont chaque minute le rapproche ; chez lui, l'esprit ne se tait que pour laisser parler le cœur. Son âme songe et sans doute comme elle ne songea jamais, devant cet autre songe profond qu'est l'Océan lui-même : immensité insondable qui lasse et oblige l'homme à rentrer dans sa propre réalité ; réalité infime, mais enfin réalité d'hier, d'aujourd'hui, de demain ; réalité infime et pourtant si importante dans la part du rôle que chacun joue ici-bas.

Notre Clemenceau, fait d'une réalité plus complète, songe... Il revoit son existence ; c'est un long passé qui surgit devant ses yeux et, sous une forme compacte, s'offre à son jugement. Cet amas informe, véritable bloc d'un silex, aux arêtes tran-

chantes, et dont les étincelles vont jaillir, les parcelles se détacher, puis les morceaux prendre forme, seront le tableau de sa vie. Semblable à l'artiste qui, pour mieux juger son travail s'en éloigne et en perçoit mieux les détails, il voit, lui aussi, de très loin cette existence dont il est l'artisan. Quel enchaînement merveilleux dans toutes les parties ! Quel relief sur certains points ! Quelle couleur ! Quelle vitalité dans cet ensemble !

C'est d'abord un point perceptible à l'horizon : le village, cher entre tous, celui où il naquit. Puis ce sont ces chemins creux où, jeune lionceau, il jouait avec d'autres petits lions vendéens. Que de bonds il faisait ! Que de déchirures dans les ronces ! Que de meurtrissures à l'assaut des murailles !

Plus tard, ce sont les études sérieuses qu'une intelligence précoce rend intéressantes mais qu'un amour de liberté fait souvent pénibles. C'est le doctorat en médecine ; ce sont les époques troublées de 1870-1871. C'est la carrière politique, très agitée. C'est l'âge qui arrive sans apaiser l'ardeur.

Aujourd'hui, c'est 1914 et la guerre infâme, avec les trahisons, la propagande défaitiste, les désordres ; la veulerie administrative, toujours croissante, qui triomphe à la Sûreté et à la Préfecture de police, à tel point que, lors du jugement du *Bonnet Rouge*, la lumière ne pouvant se faire, l'avocat général, M. Mornet, ne pourra s'empêcher

de dire : « Pauvre pays ! » et M. Nourry, sous-chef de bureau honoraire, ajoutera : « Vous pourriez compléter en disant : Comment a-t-il pu résister ! »

Enfin, le 18 novembre 1917 arrive, date providentielle, mémorable entre toutes, date à jamais sacrée dans l'histoire future car, *sans Clemenceau, la France, notre France aimée, était irrémédiablement perdue. Tout bon Français qui lira ces lignes ne saura trop le penser, le dire, le répéter, le proclamer, afin qu'une reconnaissance éternelle, transmise de cœur en cœur, de génération en génération, soit acquise au plus grand patriote septuagénaire qui se donna sans compter.*

Avec lui notre vaillante armée, que l'inertie gouvernementale déprimait, rebondit, heureuse qu'une *loyale autorité* pût la maintenir jusqu'au bout, dans le chemin du devoir et de l'honneur.

Agé, Clemenceau se dresse comme un parfait exemple vivant, face à tout ce qui est indolence ; Il parle ; il agit davantage et rien, absolument rien, dans sa conduite des affaires qui ne puisse être mis au jour et supporter le contrôle. Outre la loyauté qùi le caractérise, il possède cette franchise gauloise, restée si nationale, et qui fait du peuple français un peuple, léger, primesautier, c'est vrai, mais intelligent, charmant à l'excès.

De vie sobre, levé dès le jour, les premières heures sont consacrées par notre Grand Clemen-

ceau au travail intellectuel. Esprit profond, clairvoyant, il agit avec réflexion et méthode, comme il convient à un chef d'Etat, ayant conscience de ses responsabilités. Partout on le voit, là où sa présence est nécessaire, ou dûment sollicité. Mais, dans cette guerre, la place d'honneur, de repos et de joie qu'il revendique, c'est la tranchée, au front de bataille. Sa volonté de vaincre, sa ferme assurance, ses paroles sont un réconfort pour nos poilus.

Parmi eux, il pense comme eux, parle comme eux, agit comme eux. Et s'il agit avec eux, comme eux, c'est par amour pour eux. Il les aime comme des enfants et s'il osait il ferait le coup de feu avec eux. Cependant, il possède au plus haut degré le don de ressaisissement et, dès que l'heure sonne, il redevient le Maître aimé et respecté.

Une des grandes supériorités du Président du Conseil réside en la possession qu'il a de lui-même. Il sait, qu'avant tout, il doit se dominer et si, dans le courant de sa carrière politique, les griffes se sont fait impitoyablement sentir, elles ne dégaînent plus que pour sauver les grandes causes. Cette puissance de ressort doit d'autant plus nous flatter qu'elle est extrêmement rare car, chez le plus grand nombre d'individus, la nature est plutôt uniforme, au point de vue des actes raisonnés.

Chez lui, la « bonté » et « l'autorité » sont limi-

tées parce qu'elles sont la conséquence de son jugement et il en résulte que l'une et l'autre sont deux « forces » qui s'égalent. Injustifiées et persistantes, elles deviendraient « faiblesses », une source de malentendus, de fautes et de désordres.

Arrivons à un fait historique, rempli d'originalité, mais, dans sa conception, honteux pour nos ennemis.

Un mois après la dernière séance relatée, l'Autriche-Hongrie, plus qu'inconsciente, vint se jeter sous les pattes de notre puissant Tigre.

Cette vassale, fatiguée de la guerre, subie sous le joug de l'Allemagne, s'était adressée secrètement au pape Léon XIII qui avait fait appel aux belligérants, pour obtenir la cessation des hostilités. Les Alliés ne répondirent pas à sa voix pour des raisons multiples qui, groupées, peuvent former des pages historiques dont la place n'est pas indiquée ici. Cependant, il est nécessaire de signaler cet appel à la Papauté car il explique que, l'Autriche n'ayant pas réussi, se soit tournée vers la France.

Deux hypothèses, au sujet de la lettre de l'Empereur Charles, s'offrent à la réflexion :

1° Il était de bonne foi, en assurant son concours pour la restitution de l'Alssce-Lorraine et, dans ce cas, il trahissait son allié Guillaume II.

2° Sa foi était mauvaise en nous donnant la

perspective de cette restitution et, dans ce cas, il nous tendait un piège.

Le moyen de sortir de là ? C'est bien simple, pour un souverain : nier l'authenticité de cette lettre, cachetée au sceau de l'empereur.

Voici, en quelques lignes l'origine de ce scandale impérial :

Le Chancelier autrichien, le comte Czernin, prétendit maladroitement que, quelque temps avant l'offensive des Flandres, M. Clemenceau lui avait fait demander : S'il était prêt à entrer en négociation et sur quelle base. Dès que le Président du Conseil eut connaissance de cette assertion, si en désaccord avec ses principes, il donna ce démenti énergique : « Le comte Czernin a menti ! »

Est-ce assez militaire ? Quel coup de cravache que ces cinq mots jetés à la face du Chancelier ! Sûrement cet obus, d'un calibre nouveau, fit plus de chemin et causa plus de dégâts que celui de la grosse Bertha Krupp.

Le lendemain, on mandait de Vienne, dans une longue note, que le comte Armand, au nom de la France, avait été en pourparlers de paix avec le comte Revereta, à Fribourg, le 7 août 1917, sous la Présidence de M. Ribot, etc.. Clemenceau eut cette autre réponse, non moins énergique : « Le mensonge délayé demeure le mensonge. » Après la cravache, c'est la verge !... Et comment notre

Tigre aurait-il pu traiter de paix, n'étant pas encore Président du Conseil ?

La pleine lumière devenait nécessaire. Sans hésiter, Clemenceau publia la lettre autographe de l'empereur d'Autriche, Charles Ier, au prince Sixte de Bourbon, son beau-frère, chargé de la remettre au gouvernement français. C'est une pièce du plus haut intérêt, à épingler à quelques-unes de celles qui l'ont précédée.

Il y est dit :

« Mon cher Sixte, la fin de la troisième année de cette guerre qui a apporté tant de deuils et de douleurs dans le monde approche. Tous les peuples de mon Empire sont unis plus étroitement que jamais dans la volonté commune de sauvegarder l'intégrité de la Monarchie, au prix même des plus lourds sacrifices. Grâce à leur union, au concours généreux de toutes les nationalités de mon Empire, la Monarchie a pu résister, depuis bientôt trois ans, aux plus graves assauts. Personne ne pourra contester les avantages militaires remportés par mes troupes, en particulier sur le théâtre de guerre balkanique. La France a montré, de son côté, une force de résistance et un élan magnifique. Nous admirons tous, sans réserve, l'admirable bravoure traditionnelle de son armée et l'esprit de sacrifice de tout le peuple français. Aussi m'est-il particulièrement agréable de voir, bien que momentanément adver-

saires, qu'aucune véritable divergence de vues ou d'aspirations ne sépare mon Empire de la France et que je suis en droit de pouvoir espérer que mes vives sympathies pour la France, jointes à celles qui règnent dans toute la Monarchie, éviteront, à tout jamais, un état de guerre pour lequel aucune responsabilité ne peut m'incomber.

A cet effet, et pour manifester d'une façon précise la réalité de ces sentiments, je te prie de transmettre, secrètement et inofficiellement, à M. Poincaré Président de la République Française, que j'appuierai, par tous les moyens, et en usant de toute mon influence personnelle, auprès de mes Alliés, les justes revendictions relatives à l'Alsace-Lorraine.

Quant à la Belgique, elle doit être rétablie entièrement dans sa souveraineté, en gardant l'ensemble de ses possessions africaines, sans préjudice des dédommagements qu'elle pourra recevoir pour les pertes qu'elle a subies.

La Serbie sera rétablie dans sa souveraineté et en gage de notre bonne volonté, nous sommes disposés à lui assurer un accès équitable et naturel à la mer Adriatique, ainsi que de larges concessions économiques.

De son côté, l'Autriche-Hongrie demandera, comme condition primordiale et absolue que le royaume de Serbie cesse, à l'avenir, toute relation et qu'il supprime toute société en groupement

dont le but politique tend vers une désagrégation de la Monarchie, en particulier de la Maredna Obrana; qu'il empêche loyalement, et par tous les moyens en son pouvoir, toute sorte d'agitation politique, soit en Serbie, soit en dehors de ses frontières; dans ce sens qu'il en donne l'assurance, sous la garantie des puissances de l'entente.

Les événements qui se sont produits en Russie m'obligent de réserver mes idées, à ce sujet, jusqu'au jour où un gouvernement légal et définitif y sera établi.

Après t'avoir ainsi exposé mes idées, je te demanderai de m'exposer à ton tour, après en avoir référé avec ces deux puissances, l'opinion tout d'abord de la France et de l'Angleterre, à l'effet de préparer ainsi un terrain d'entente sur la base duquel des pourparlers officiels pourraient être engagés à aboutir, à la satisfaction de tous.

Espérant qu'ainsi nous pourrions bientôt, de part et d'autre, mettre un terme aux souffrances de tant de millions d'hommes et de tant de familles qui sont dans la tristesse et l'anxiété, je te prie de croire à ma très vive et très fidèle affection. »
Charles I.

A la suite de la publication de cette lettre, l'Empereur écrivit à Guillaume II pour lui affirmer et lui prouver sa fidélité inébranlable pour continuer la guerre, ajoutant qu'il repoussait l'assertion, au sujet de l'Alsace-Lorraine avec

indignation, etc. Et il accusa son beau-frère d'avoir commis un faux (Le Prince Sixte de Bourbon combat dans le rang des Alliés).

La troisième réplique de Clemenceau fut aussi brève que les précédentes, mais plus cinglante encore : « Il y a des consciences pourries ! » Cette fois, c'est bien le coup de fouet du Maître qui chasse son valet.

Le Président du Conseil remit le dossier de cette affaire entre les mains du Ministère de l'Intérieur.

L'empereur Charles n'a-t-il point agi de pair à compagnon avec son Suzerain, dans cette duperie ? Quoi qu'il en soit, c'est une honte de voir, au xxe siècle, des Monarques mentir, comme des enfants qui ont peur, sans respect pour les Peuples qu'ils gouvernent, sans respect pour eux-mêmes.

En France, les Tigres n'apprennent pas à mentir.

Le pourvoi de Bolo est rejeté. La demande de revision, adressée par son frère Mgr Bolo l'est également. Dès 1911, dans les émeutes champenoises, à Venteuil, il agissait au nom de l'Allemagne, pour jeter la perturbation, en France. Il n'en était sans doute pas à ses débuts.

CHAPITRE VIII

« Vous l'accepterez de ma main, c'est la France qui vous l'offre »

(GEORGES CLEMENCEAU.)

Ainsi sans plus nous effrayer, nous venons de voir notre Tigre, en cinq secs, dévorer un Empereur !

C'est bien l'homme qui convenait à une époque troublée alors que, depuis un demi-siècle, seule, Inertie gouvernait ; à une epoque où, jour et nuit, le fer, le feu, le sang, l'intrigue étaient de tous les instants. Qu'aurait pu faire une colombe dans cet élément infernal ? A travers les siècles, subsiste encore l'image de celle qui, au temps du Déluge, apporta, dans son bec, un rameau d'olivier emblême de paix.

Quand les heures tragiques se seront écoulées, comme s'écoulèrent les torrents diluviens, que les voies seront préparées, alors seulement cette

douceur céleste viendra, de nouveau, avec les gages d'une paix bienfaisante et durable.

Qui peut dire, aujourd'hui, quelle sera l'allégresse des hommes qui auront échappé à tant de désastres! Qui peut dire aujourd'hui quelle sera la reconnaissance pour cette main qui foudroya le coupable et sécha les pleurs? Qui peut dire quel sera l'enthousiasme lorsque défileront, pied ferme, tête haute, les vaillants soldats, le regard fixé sur le drapeau déchiqueté, mais doré du soleil de la victoire? Qui, dans les temps passés et dans les temps à venir, recueillera plus beaux fleurons que Clemenceau? Un homme se grandit en proportion des difficultés qui l'environnent. C'est ainsi qu'aux Armées, les Joffre, les Foch, les de Castelneau, les Pétain, les Nivelle, les Gouraud, les Mangin, les Degoutte et tant d'autres se seront illustrés, pendant que lui, le Tigre, se sera immortalisé.

Comme il aura une belle page dans l'histoire! Une de celles que les petits enfants préfèrent car, tout jeunes qu'ils soient, ils ont, d'une façon innée, le goût de la Justice. Une de celles que les adolescents apprécient, car ils y découvrent une force, une volonté qu'ils envient pour eux-mêmes. Une de celles qui enflamment les plus grands, déjà conscients des devoirs politiques qui incombent aux hommes d'Etat.

Une page dans laquelle il ne sera plus question

du démollisseur d'Empire, du renversement de Jules Ferry, de la Législature de 1876 où, avec Lockroy et Georges Perrin, il formait un trio radical, exerçant sa verve contre les ennemis de la République. Une page où, après avoir fait triompher la République, il triomphera dans la République, grâce à cette magistrale autorité, nécessaire aux Républiques elles-mêmes.

Au seuil de la cinquième année de guerre, le voici arrivé à l'apogée de sa valeur morale, tout vibrant de son lui-même, de ce beau lui-même, fait de santé. Mû par le sentiment, il est un cœur qui demande sans cesse à se donner et cela sans forfanterie. Jamais ambitieux, il est toujours uniquement patriote, don plein de noblesse, puisé à la source familiale.

Maintenant, il prend une part dirigeante aux conférences interalliées, comme au Conseil des Ministres. Il confère avec les grandes commissions de la Chambre et du Sénat ; il assiste aux séances, participe aux débats. Il reçoit les Parlementaires, les Ambassadeurs, les Généraux. Il assume les décisions que comportent l'administration intérieure et les relations extérieures de l'Etat.

Il a une phrase, un mot, un regard pour tous, et son cœur... pour les poilus. Sans souci pour sa propre vie, il chemine dans les boyaux pour serrer la main, offrir la cigarette à ceux qui, sur

la brèche, vont se mesurer avec le Boche. Puis il passe les troupes en revue, s'informe des besoins, exerce son contrôle sur le commandement, sur la préparation de la défense. Ses nerfs sont tendus vers la victoire ; toute sa politique sans haine ni rancune, se résume en un mot : Vaincre !

Aussi Clemenceau, à quelques exceptions près, est soutenu à la Chambre ; apprécié par le peuple, admiré par le soldat et par tous, pour sa vaillance, sa robustesse, son esprit toujours en éveil. Des cas délicats s'offrent à lui dans l'exercice de fonctions si multiples. Quand il faut placer une croix sur la poitrine d'un officier, d'un soldat, c'est un honneur dont il est troublé, dans sa modestie ; mais s'il faut en épingler une, sur la poitrine d'un vaillant prêtre, il a une gêne dont son esprit subtil et large triomphe aisément :

« Mon Père, dit-il à l'un, je n'ai point l'hon-
« neur d'être capucin ; néanmoins, ce que je vous
« apporte je suis sûr que vous l'accepterez de
« ma main, car c'est une croix glorieuse et c'est
« la France qui vous l'offre. » (1)

Il sait que les vieilles luttes religieuses lui ont fait des ennemis, mais il sait aussi que le patriotisme est la flamme surnaturelle qui consume les souillures de l'âme pour ne laisser y subsister

1. Il s'agit de l'abbé Laurent, en religion, le Père Martin, capucin, aumônier du 123e de ligne, chevalier de la Légion d'honneur (*Bulletin religieux de la Rochelle*).

que ce qui est généreux. Aussi, le Chef et le soldat s'approchent-ils avec une émotion réciproque; le premier unissant à l'élan du cœur ce mot d'une si délicate finesse de sentiment : « C'est la France qui vous l'offre. »

Quel thème à méditation ! Les mots nobles, fiers, cinglants, sont à portée de ses lèvres à peine conçus. Les rois n'en ont point de pareils.

Lecteur, je vous vois sourire ; l'imagination m'emporte, allez-vous dire. Eh bien ! non ! d'imagination je n'en ai pas ; mais, seulement, entre les doigts, une plume amoureuse de la vérité, amoureuse de la France, amoureuse de Clemenceau qui l'aime tant !... Pour vous plaire, je veux bien admettre qu'il a, ou qu'il a eu beaucoup de défauts. Qui n'en a pas, et beaucoup ? Cependant je ne lui en connais qu'un; un terrible, comme vous allez voir.

Défaut de race ? Peut-être. Défaut de naissance qui s'accrut avec chaque goutte de lait qu'il but. Défaut plaisant entre tous, pour les natures ardentes ; défaut toujours croissant, tant que les ardeurs ne sont pas calmées. Défaut d'enfance, défaut d'écolier, de jeune homme ; défaut d'homme encore, quand on est un Clemenceau. Défaut enfin qui réside dans l'amour exagéré d'un bien toujours funeste : la liberté.

Qu'aujourd'hui, notre Président du Conseil se sacrifie pour conserver à la France son indépen-

dance nationale, rien de mieux ; la cause est noble et nul homme d'honneur ne voudrait subir le joug allemand. « Vivre libre ou mourir », telle était la devise des Hoche, des Marceau. Quant à la liberté dorée, toute de pacotille et individuelle, ne fut-elle pas, selon la légende, la cause de la perte du premier homme et ne perdra-t-elle pas le dernier ?

Il faudrait avoir suivi notre Clemenceau, pas à pas, depuis son premier acte d'indépendance, le jour où il s'échappa des bras de sa nourrice, pour connaître ses penchants irrésistibles vers la liberté. Avant d'être, en politique, un briseur de vitres, il ne nous est pas interdit de penser qu'il en cassa bien d'autres, étant bambin, pour courir après les papillons. L'histoire ne le dit pas, mais la réflexion affirme qu'il en fut ainsi. Pour compléter cette pensée, disons qu'il fit bien. Ce jeune lionceau bondissant n'admettait aucune entrave à ses désirs. *Il allait, jour par jour, incarner cette belle âme de liberté qui, aujourd'hui, se soumet à toutes les exigences pour la liberté du Monde*

Donc, aux premières heures de sa vie, il faisait son apprentissage d'indépendance. De petit gars mutin, aux vêtements déchirés, qui attestent de la valeur des jeux, il devint petit gars solide et les parents, devant tant de vigueur, durent désarmer.

Mais quand il fallut, quelques années plus tard,

docilement, prendre place au banc des écoliers, pendant des heures nombreuses et très longues, ce fut dur ! Notre Tigre en a conservé le souvenir puisque, ces jours-ci, répondant à une adresse de l'Amicale des anciens élèves du Lycée de Nantes, nous relevons ceci : « J'ai appris plus tard à « regretter de n'avoir pas été un meilleur élève « au Lycée. »

Le voilà homme. Ses sentiments libéraux se développent sans cesse. Dans les notes de voyage, en Amérique-Sud, on lit : « A mesure que les « sociétés se forment, prennent plus de consis- « tance dans tous les domaines de la vie publique, « le besoin se fait plus impérieusement sentir « d'une action méthodique, ordonnée et les nou- « velles démocraties arrivent à comprendre : « Qu'un Peuple ne peut se gouverner lui-même « que si les citoyens se montrent capables de se « discipliner d'abord. »

Ceci est terriblement juste et cependant ne peut s'adresser qu'à un peuple de bonne éducation. Celui qui n'en reçoit pas ou seulement une fausse, ce qui est pire, ne connaît aucun frein. Chez lui, c'est l'imagination non réglée et un goût de débauche non combattue qui font la loi. Sans doute, tout individu doit se discipliner, ce qui suppose une règle ; règle contraire à la liberté, mais règle indispensable à l'homme ; mors qui le dompte ; joug qui le guide.

Le point de départ de toutes les contributions sociales est l'éducation reçue, avant d'être un citoyen, pour agir par soi-même, vis-à-vis de la société. La preuve en est dans cet autre énoncé de même origine : « L'homme sans l'idée n'est « qu'une force perturbatrice et l'idée ne vaut, en « politique, que par l'homme capable de lui don- « ner la vie. » Parfait ! mais à la condition de rendre l'homme « capable ». Il faut donc une source éducatrice qui l'achemine peu à peu vers cette supériorité ; un enseignement qui ne se résume pas en deux mots : liberté et droits, mais en une série de mots, symboles de devoirs : justice, honneur, loyauté, persévérance, etc., de telle façon que l'homme arrive à conquérir la seule liberté enviable, celle qui l'affranchit du mal.

Bolo est fusillé à Vincennes (en gants blancs). Il dit que sa mort sera une délivrance, mais il oublie d'ajouter : « pour la société ».

Jugement de la bande du *Bonnet Rouge*. Marion, Goldsky, Landau, Jougla, Vercasson, Leymarie, etc. traîtres sont enfin démasqués au pays le 7 juillet 1917, à la Chambre ; puis, le 12, par Clemenceau.

CHAPITRE IX

« Tant que nous serons là, la Patrie sera défendue à outrance »

(Georges Clemenceau.)

Le 21 mars 1918 ; le 27 mai ; le 9 juin, la France tremble à nouveau sous le coup de la grande offensive allemande.

Surprises, nos troupes doivent céder du terrain et l'avance de l'ennemi s'opère rapide et redoutable vers Paris; le 28 mars, elle enregistre 45 kilomètres, aux ailes et environ 60 au centre. Le 23, la Somme est franchie ; Noyon est pris le 25 ; Roye, le 26 ; Montdidier, le 27. Dans leur retraite, les Anglais produisent une ouverture allant s'élargissant, béante, entre eux et l'aile gauche de l'armée Humbert. Le général Fayolle, admirable de sang-froid, agit en conséquence ; le 28, elle est fermée et l'armée allemande arrêtée.

Au Chemin des Dames, le 27 mai, la surprise

n'est pas moins foudroyante. Dix mille hommes, dit-on, sont faits prisonniers. Y a-t-il faute ? Il ne nous appartient pas d'en juger. Ce secteur aurait été, semble-t-il, dégarni de troupes offrant, par lui même, de sérieuses défenses naturelles (?). Ce qui est certain c'est que le Boche s'y rua, assuré d'avoir pour lui l'effet de la surprise, mais au mépris de toute tactique militaire sérieuse, car il abandonnait ainsi, au moins momentanément, les opérations du 21 mars, sur Paris.

Quel que fût le sens de cette tactique nos vaillants se ressaisirent ; l'ennemi fut maintenu à ses deux ailes : Soissons et Reims et, quelques jours après, la stabilité du front était rétablie.

La tâche de nos armées était de les tenir désormais en échec, pour les vaincre, l'heure venue.

Mais quelles heures angoissantes ce fut encore, surtout pour ceux qui observent les faits au microscope, les voient plus importants qu'ils sont dans la réalité et n'observent pas la filiation des événements, s'étendant à travers l'espace en rameaux généalogiques. Ils oublient Ypres, Calais, Verdun, fruits inaccessibles, et voient Paris capituler. Haut les cœurs et les yeux ! Ah ! quelle sera belle la grande victoire des Alliés, amis et protecteurs des Nations, le jour où l'on ne combattra plus à un contre cinq !

Certains veulent savoir, avant que les fumées

de la bataille se soient dissipées, qui a commis des fautes, quels chefs se sont trompés et pendant que le reste de la Chambre se maintient dans l'union, plus nécessaire que jamais, et fait confiance à nos officiers, ceux-là cherchent et veulent des coupables. Des coupables ? Où en a-t-on trouvé, pendant trois ans ? Ils le savent : à l'arrière, dans les Ministères, au Parlement ; ils les ont couverts de leur ombre, protégés, encouragés. Les scandaleux procès ne l'ont que trop prouvé.

Certes la guerre est cruelle ; personne ne le sait mieux que les épouses et les mères qui pleurent des Etres chers devant lesquels le monde entier s'incline. Réunies en une masse compacte, elles présentent à l'Univers le plus triste tableau qui fut jamais et aussi le plus sacré. Respect à leur sainte douleur !

Ces femmes endeuillées ne demandent qu'une grâce, c'est que leurs morts soient vengés par une paix digne, une paix de tout repos. Cette paix, elles en ont le gage assuré, dans la personne de Clemenceau. Elles savent qu'elle n'est pas au pouvoir de quelques-uns qui renient la Patrie, poussent les soldats à la mutinerie et demandent les procès des Généraux.

Gustave Hervé, lui-même, ne dit-il pas : « Il faut avoir un cerveau de Bolchevick russe pour ne pas comprendre, qu'en ce moment, tous murmures dans les rangs, toute parole qui pourrait,

volontairement ou involontairement porter atteinte à l'autorité morale de Clemenceau est un attentat contre la sûreté de l'Etat et un crime contre la Nation. »

C'est au cours de ces difficultés que Clemenceau prend la parole à la Chambre, le 5 juin :

« Le vieux Vendéen a une âme qui sonne vieille France » (Général Cherfils, *Echo de Paris*). Ses affirmations nettes et patriotiques sont, en effet, un réconfort pour les timorés de l'arrière et une belle assurance pour les combattants. De plus, ses mâles accents mettent en garde contre les embûches de l'offensive parlementaire.

Le Président du Conseil est très ému, un peu fatigué ; on le serait à moins ; mais par sa volonté il reste maître de son lui-même, mieux encore, il l'affirme et sa belle énergie, toute cabrée, devient docile devant les insinuations audacieuses et dèplacées. Quelle belle tenue, digne et fière est la sienne ! Comme on sent les palpitations de ce cœur, tout fait d'amour national ! Comme il attire à lui ceux qui aiment la Patrie ! Ceux-là même, adversaires d'autrefois, réunis au pied de la tribune, recueillent avec respect les étincelles de foi qui jaillissent de tout son Etre.

Répondant aux Socialistes, il dit :

« Pour moi, je vois les plus grands inconvé-
« nients à traiter publiquement la situation mili-
« taire, telle qu'elle se présente et trop proche de

« nous (*Bruyantes protestations à l'extrême-*
« *gauche*). Le pays a le droit de savoir ce qui se
« passe à la Chambre. La Chambre contrôle le
« Gouvernement et le pays contrôle la Chambre.
« Or, le Comité secret soustrait à la connaissance
« du pays des faits qui demeurent l'apanage
« d'une petite élite qui peut s'en servir, éventuel-
« lement, pour tel ou tel dessein politique que je
« n'ai pas à juger (*Applaudissements et violentes*
« *exclamations à gauche*). Mais qui peut vous
« faire croire que je parle de vous ? Je n'ai rien à
« retirer, n'ayant visé personne ni aucun parti »
« (*Bruit, exclamations,* à tel point que le Président
« quitte la tribune).

M. Cochin prend la parole. Il proclame que l'heure est venue de dire au Parlement ce qui se passe, que ses amis et lui sont des hommes de bonne foi, uniquement préoccupés de collaborer au salut de la Patrie.

Il laisse au Président du Conseil le choix de la procédure et du moment pour les communications qu'il fera à la Chambre.

A cet appel, M. Clemenceau répond qu'il est tout prêt à se mettre d'accord avec les interpellateurs, dans les sentiments qui inspirent M. Cochin.

« Quelle explication me demande-t-on, dit-il.
« S'il s'agit des opérations militaires en elles-
« mêmes, je ne peux vraiment, au bout de six

« jours, vous donner les explications auxquelles
« vous avez droit.

« La Commission de l'armée m'est témoin
« qu'une enquête a été commencée sur certaines
« actions qui m'ont été signalées. Mais je ne puis
« aller plus loin. Aucun fait, en effet, ne s'est pro-
« duit depuis la brève, mais décisive enquête que
« j'ai menée qui permette d'exercer une sanction
« quelconque, contre qui que ce soit.

« S'il faut, pour obtenir l'approbation de cer-
« taines gens qui jugent hâtivement, abandonner
« des Chefs qui ont bien mérité de la Patrie, c'est
« une lâcheté dont je suis incapable; n'attendez
« pas de moi que je la commette (*Applaudisse-*
« *ments*). Quand j'ai pris le pouvoir, je savais que
« j'étais appelé à porter le fardeau du moment le
« plus critique de la guerre.

« Je vous ai dit, dès le début, que nous traver-
« sions ensemble des moments difficiles et durs,
« des heures cruelles. Toute la question est de
« savoir si nous sommes de taille à les supporter
« (*Vifs applaudissements*).

Monsieur Deguise. — Elles viennent de votre faute.

Clemenceau. — « Quand s'est produite la défail-
« lance de la Russie, qui donc a pu supposer que
« le million de soldats allemands, devenus dis-
« ponibles n'allait pas se tourner contre nous ?
« C'est ce million de soldats que l'Allemagne a

« jeté sur nous alors que, depuis quatre ans, nos « effectifs se sont forcément affaiblis.

« Est-il quelqu'un de vous qui n'ait pas com- « pris que, sous le choc de ce flot énorme, nos « lignes ne dussent pas, sur quelques points, « fléchir ? Le fléchissement est venu redoutable « et dangereux. Je ne dis rien de plus et il n'y a « rien là qui puisse troubler la confiance que nous « devons avoir dans nos soldats.

« Aujourd'hui, allons-nous manifester des inquié- « tudes, jeter le trouble dans les esprits, faire « naître chez eux un doute sur certains de leurs « Chefs, peut-être les meilleurs? Ce serait un « crime que, pour ma part, je ne veux pas com- « mettre.

« Les éclaircissements que vous me demandez, « vous y avez droit et c'est mon devoir de vous « les fournir aussitôt que les événements me per- « mettront de vous les apporter à la tribune. « Aujourd'hui, ces hommes sont engagés dans la « bataille. Nos hommes se sont battus un contre « cinq, sans dormir pendant trois ou quatre jours (*Vifs applaudissements prolongés et unanimes*). La Chambre est unanime à saluer l'héroïsme de nos soldats. »

Monsieur Deguise. — Mais elle devrait être unanime contre l'Etat-Major.

Monsieur Renaudel. — Nos soldats ont d'autant plus de mérite qu'ils ont manqué de munitions.

Clemenceau. — « Ces grands soldats ont de
« bons Chefs, de grands Chefs, des Chefs dignes
« d'eux, en tous points (*Applaudissements. Inter-*
« *ruption à l'extrême-gauche*).

Monsieur Barthe. — Pas tous.

Clemenceau. — « Je répète que ces grands sol-
« dats ont de grands Chefs (*Bruit*). Messieurs, je
« fais appel à votre patriotisme pour vous prier
« de cesser ces interruptions » (Alors l'orage se
« déchaîne). Clémenceau tient bon : « Je répète,
« je répéterai aussi longtemps qu'il le faudra,
« parce que c'est mon devoir de le faire, que ces
« bons soldats ont de bons Chefs. J'ai vu les Chefs
« à l'œuvre et quelques-uns m'ont frappé d'admi-
« ration. Est-ce à dire qu'il n'y ait eu de faute
« nulle part ; je suis incapable de le soutenir.
« Mon office est, précisément, de découvrir ces
« fautes et de les punir, en quoi je suis soutenu
« par ces deux grands soldats qui s'appellent Foch
« et Pétain. Le Général Foch jouit à ce point
« de la confiance des Alliés qu'hier ils ont voulu
« qu'il fût porté témoignage de cette confiance
« unanime dans le communiqué. »

Monsieur Deguise. — C'est vous qui l'avez dicté.

Clemenceau. — « Ces hommes livrent, en ce
« moment, la bataille la plus dure de la guerre
« avec un héroïsme pour lequel je ne trouve pas
« d'expression et c'est nous, pour une faute qui
« se sera ou ne se sera pas produite, qui allons

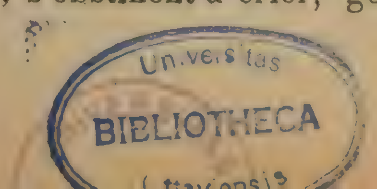
« demander des explications à un homme dont la
« tête, comme je l'ai vu, retombe parfois, accablée
« de fatigue, sur sa table surchargée de cartes?
« Cela, je m'y refuse (*Vifs applaudissements*).
« Chassez-moi de la tribune, si c'est cela que
« vous demandez ». (*Véritable tumulte* qui fait
« dire au Président Deschanel ce mot) : « Et pen-
« dant ce temps-là, nos soldats versent leur
« sang ! »

Monsieur Longuet. — Nous ne pensons qu'à eux.

Clemenceau. — « La démonstration n'est-elle
« pas trop clairement faite que nous n'avons pas,
« en ce moment, le sang-froid nécessaire, pour
« discuter de telles questions.

« Je disais que l'armée est au-dessus de ce
« que nous pouvons attendre d'elle et quand je
« parle de l'armée, je parle de ceux qui la com-
« posent, de quelque rang et ne quelque grade
« qu'ils soient (*Très-bien, très-bien*). Mais cela ne
« suffit pas ; il faut que ces hommes aient une foi,
« qu'ils meurent pour un idéal, s'ils veulent nous
« donner la victoire. Leurs Chefs, eux aussi, sont
« sortis de leurs rangs ; comme eux, ils revien-
« nent couverts de blessures, quand ils ne restent
« pas, comme eux, sur le champ de bataille.
« Cette discussion, en réalité, n'est pas digne de
« nous, à l'heure qu'il est. »

Campés dans l'hémicycle, M. Deguise et les
trois Kienthaliens, s'obstinent à crier, gesticuler



car, bien qu'ils prêchent l'égalité, la Fraternité, ils n'ont pas compris que, sur le front de combat tous les hommes ne font qu'un. Non, pour eux, il y a deux catégories de combattants : Les soldats qui sont tous de bons Français et les Chefs qui ne sont pas tous de bons Français. Quelle pitié ! Et combien Clemenceau est admirable !

CHAPITRE X (*Suite*)

Cependant, la chaude éloquence du Président du Conseil domine la voix fausse du quatuor.

« Ces hommes, dit Clemenceau, font la Patrie ;
« ils la continuent, ils la prolongent, cette Patrie
« sans laquelle aucune réforme n'est possible. Ils
« meurent pour un idéal, pour une histoire qui est
« la première d'entre toutes les histoires, parmi
« les peuples civilisés. Notre devoir, à nous, est
« bien simple, bien terne. Nous ne courons, vous,
« à vos bancs ; moi, dans mon cabinet, aucun
« danger et cependant nous sommes à nos postes
« où se défendent les intérêts capitaux de la Patrie.

« Tant que vous serez calmes, confiants en vous-
« mêmes, résolus à tenir jusqu'au bout, dans cette
« dure bataille (*Vifs applaudissements*) la victoire
« est à vous, parce que les Boches qui ne sont pas
« aussi intelligents qu'on le dit n'ont pour mé-
« thode que de se jeter entièrement dans une
« aventure et de pousser à fond.

« Nous les avons vus sur l'Yser, à Verdun, vers
« nos mines, vers Dunkerque et Calais et puis en
« Champagne. Ils ont percé ? Mais croyez-vous

« faire une guerre où vous ne reculerez jamais?
« (*Très bien, très bien.*)

« La seule chose qui importe, c'est le succès
« final. Là-bas, tous ces héros ne peuvent que
« mourir; mais vous, par votre attitude, ferme et
« résolue, vous pouvez leur donner ce qu'ils méri-
« tent: la Victoire! (*Vifs applaudissements.*)

« Tant que nous serons là, la Patrie sera défen-
« due à outrance et aucune force ne sera épargnée
« pour obtenir le succès. Je le repète, nous ne
« capitulerons pas; nous ne capitulerons à aucun
« moment (*Vifs applaudissements. Exclamations
« à l'extrême-gauche*).

« Les Alliés, une fois de plus jouent tout dans
« un coup de partie qui consiste à nous faire peur
« et à nous terroriser pour que nous abandonnions
« la lutte.

« La décision est entre nos mains. Il s'agit d'une
« question de fait: les effectifs des belligérants
« s'épuisent, ceux des Allemands, comme les nôtres.
« Mais, pendant ce temps, les Américains viennent
« pour la partie décisive (*Applaudissements et
« interruptions à l'extrême-gauche*) Il est cruel,
« lorsqu'on se présente à la tribune, chargé de toutes
« les responsabilités, de ne pas pouvoir énoncer
« les choses les plus simples... »

Monsieur Bonnefous. — Parce qu'il y a encore des intrigues (*Exclamations à l'extrême-gauche*)

Clemenceau. — « Nous avons des Alliés qui

« représentent les premières nations du monde et
« qui se sont engagés à pousser la guerre, jus-
« qu'au succès que nous tenons, si nous y mettons
« l'énergie nécessaire

« Je sais très bien que la majorité de la Cham-
« bre aura cette énergie, mais j'aurais voulu que
« ce fût l'unanimité (*Vifs applaudissements*)
« J'affirme encore une fois que la victoire dépend
« de nous, à condition que les pouvoirs civils
« soient à la hauteur de leur devoir. Je n'ai pas
« besoin de faire cette recommandation aux sol-
« dats.

« Renvoyez-moi, si vous jugez que j'ai été un
« mauvais serviteur, mais apportez-moi autre
« chose que des manifestations incohérentes. Le
« peuple de France accomplit sa tâche et ceux qui
« sont tombés ne sont pas tombés en vain, puis-
« qu'ils ont grandi l'histoire française. Il reste
« aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des
« morts » (*Vifs applaudissements*)

Monsieur René Renoult, président du groupe radical-socialiste et président de la commission de l'armée, intervient très sagement, dans un esprit de conciliation, de concorde et d'union, pour demander que le débat, au sujet des événements militaires du 27 mai, ne soit pas immédiat.

Ensuite, M. Deguise intervient d'une façon beaucoup plus modérée. Puis, M. Renaudel ne cède que pour la remise de la discussion, à

quinzaine, comme le veut M. Violette. Enfin, M. Lenoir propose mieux, en disant qu'à quinzaine on fixera la date du débat. Mais, dans cette confusion, le Gouvernement l'emporte.

C'est l'ajournement *sine die* sur lequel la question de confiance posée est votée par 377 voix contre 110.

Comme on peut en juger, l'opposition routinière ne faiblit pas. Que certains veuillent établir les responsabilités militaires, c'est très bien et c'est leur droit. Mais il s'agit d'autre chose et de quoi ? Simplement de ceci : Clemenceau qui possède l'esprit de justice au plus haut degré et, en conséquence, l'esprit d'égalité rend hommage à l'armée. Il dit que l'ensemble en est formé par de bons soldats et de bons chefs ; aussitôt, la lutte éclate ; l'ampleur et la mesquinerie sont aux prises !

Que notre Tigre sache que si la partie saine du peuple pouvait, dès maintenant, manifester son opinion, il aurait des hourras à faire trembler la terre. Ne tressaille-t-elle pas déjà de joie et de crainte. Entendez ce concert de louanges que les Nations envoient à notre Chef d'Etat. Entendez ces injures ennemies qui sont la consécration de son autorité, funeste aux Empereurs. Certes il serait mieux de n'avoir à parler ni d'amis ni d'ennemis ; mais, puisque la guerre se dresse sanglante et hideuse, la porte de sortie doit-elle

être autre chose que l'arc de triomphe de la victoire ?

Elle vient ; c'est lui qui nous le dit. Qu'importe le reste !

Oui, il nous le dit avec toute la persuasion que peut seul amener un patriotisme absolu comme le sien. Son espoir est aussi chaud qu'il est attiédi chez d'autres ; c'estque, parmi les Français il s'en trouve quelques-uns pour lesquels tout élan généreux est synonyme d'effort et ils se soustraîent à l'idée de Patrie, comme ils se retranchent devant toute obligation pénible, la taxant d'inutile et, pour se justifier, ils disent que la Patrie est seulement le fait d'un sentiment. Mais c'est exact ; aimer son pays n'est autre chose qu'un sentiment ; aimer sa sœur est un autre sentiment. On est bon ou mauvais patriote, comme l'on est bon ou mauvais frère, suivant la façon dont on traduit ce sentiment.

Il est certain que celui qui prend en main pour une part, si faible soit-elle, la direction de son Pays, qui approuve ou désapprouve, qui contribue aux lois, qui prend part aux manifestations, qui veille aux intérêts généraux et publics, que celui-là soit ministre, sénateur, député, Fonctionnaire, Artisan, il est un patriote, à moins que, cependant, il fasse de sa charge uniquement une affaire de rapport ou une manœuvre pour faire triompher ses idées.

Le Patriotisme a sa source dans le foyer familial que nous défendons avec apreté, en ce moment Jouissant de facultés, l'homme éprouve le besoin d'une habitation qui soit, non seulement l'abri nécessaire, mais le lieu où se développe sa vitalité physique et surtout morale. Sa maison devient une source de souvenirs, point d'attache dont il jouit égoïstement d'abord ; mais, à la longue, au contact des évènements, il y met quelques parcelles de son cœur ; puis, son cœur tout entier et le coin de terre, où lui et les siens ont vécu, est le plus cher.

Les préférences qu'éprouve l'homme sont naturelles. Une mère ne préfere-t-elle pas son enfant aux autres enfants? Pourquoi? Parce qu'il est le sien propre ; la chair de sa chair ; le fruit de ses entrailles. Nul doute que le principe de cette affection soit l'égoïsme qui doit se transformer au fur et à mesure que la Créature s'élève, selon le rôle qui lui est assigné ; de telle sorte, que ce sentiment maternel, vicié à sa source animale, se purifie dans le dévouement humain que toute mère doit à son enfant.

Sentimentalité que tout cela ! Oui, certainement, mais tout est là, dans la vie. Quand le corps reçoit, pour un quart, la pitance et le repos quotidiens, nécessaires à sa vitalité ; il subsiste trois autres quarts d'existence qui ne résident plus que dans les sentiments, au service desquels se mettent

les membres, pour obéir aux ordres. Il en résulte que l'on vit avec ses sentiments, par ses sentiments et pour ses sentiments, ou ses opinions.

Qu'est-ce encore que les opinions ? Elles sont la manifestation des sentiments. Elles se forment en nous par l'action combinée du cerveau et du cœur, sous l'influence des pères et mères, des protecteurs et éducateurs de l'enfance, enfin du Pays, la Patrie, qui devient notre seconde mère.

A moins que d'être inhumain, le vagabond, né dans un trou, au fond des bois, aime d'abord la femme qui l'a conçu et nourri de son lait ; il aime également ce coin de terre où, jeune bestiole, il courait après d'autres insectes, partageant gaiement la misère des siens, sous les intempéries, comme sous l'admirable soleil qui répand ses générosités bienfaisantes avec plus de douceur dans le secret des bois.

Voilà ce qui explique que, pendant cette guerre, on aura vu des hommes, mauvais frères, mauvais fils, mauvais époux et pères, bandits, peut-être, se conduire en héros parce que, au plus profond d'eux-mêmes, ils avaient conservé le sens de la Patrie, sentiment sacré entre tous.

Ah ! si notre Clemenceau prenait la plume pour nous dire ce qu'est le sentiment de la Patrie, comme nous serions vite édifiés ! Mais, que dis-je ? A-t-il besoin d'une plume? Ses actes, de tous les instants, ne sont-ils pas une peinture

vigoureuse et exacte de ce qu'est la Patrie ?

Presque octogénaire, doué d'une profonde lucidité, d'idées larges, d'opinions épurées, c'est nuit et jour qu'il travaille pour la France ! Combien elle lui est chère !

Plus le cœur est accessible aux bons sentiments, plus il renferme en lui de détresses et de joies ; elles se compensent, les unes chassant les autres. C'est à nous de faire qu'il en soit ainsi et, à l'heure présente, au milieu de tant d'angoisses, les gens de cœur ont une satisfaction intime de savoir Clemenceau avec eux, avec tous.

N'est-il pas où chacun de nous est ?

Et lui-même qui dit, après la grande offensive, si menaçante : « Il est cruel, lorsqu'on se présente « à la tribune, chargé de toutes les responsabili- « tés, de ne pas pouvoir énoncer les choses les « plus simples. »

Ne trouve t-il pas, dans les événements, un mois plus tard, la consolation suprême, lorsque nos poilus, nos chers poilus, remportent succès sur succès ? Et alors il n'est plus seulement où chacun de nous est ; il est heureux avec chacun de nous, comme nous sommes heureux avec Lui.

Les joies se succèdent. Dès le 5 et le 14 juillet, ce sont, tant aux Etats-Unis qu'en France, les fêtes d'Indépendance qui se développent dans un majestueux déploiement de troupes et de drapeaux, de toutes les parties du monde.

Puis c'est l'orgueilleuse et désespérée offensive allemande dans la nuit du 14. De Paris, on entend, sans arrêt, les canons meurtriers qui jettent l'effroi dans les âmes pusillanimes.

Mais, cette fois, l'ennemi est immédiatement arrêté dans son élan et, après l'avoir maintenu, nous lui reprenons : vingt villages, quatre cents canons ; nous faisons vingt mille prisonniers et avons Château-Thierry. Telle est la préface des pages qui s'appellent : Victoire !

Quel triomphe pour le gouvernement de Clemenceau ! Comme ces hauts faits rejettent loin derrière lui les réclamations déplacées ! Et combien, il avait raison quand il disait : « Nous avons de grands soldats et de grands chefs. »

La France et les Alliés ont organisé, à la Sorbonne, une émouvante cérémonie en l'honneur de l'Empire Day.

Depuis le 8 mai 1917, date de départ du premier navire américain, jusqu'au mois de juin 1918, la France a eu l'honneur et la joie de recevoir, parmi les siens, 1.819.212 soldats.

Une des heureuses conséquences de la grande offensive Boche, du 21 mars, si désastreuse, fut d'abord l'unité de commandement, puis l'envoi de 126.823 hommes de plus que le mois précédent.

Le 17 juillet, l'affaire Malvy au tribunal de la Haute-Cour.

Duval est fusillé.

CHAPITRE XI

« Il n'y a plus aujourd'hui qu'un parti celui de la France »

(GEORGES CLEMENCEAU)

Pour compléter le sens des offensives allemandes, se succédant au nombre de quatre, du 21 mars 1918, au 15 juillet, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques lignes, émanant d'un grand Français, d'un grand écrivain, Maurice Barrès, pour qui l'Union-Sacrée résida dans un exemple au-dessus de tout éloge.

Dès le début des hostilités il s'adonna à de multiples œuvres de guerre. A l'extérieur, par ses livres, sa propagande, ses discours, sa haute et compétente inspiration, il fit connaître, aimer et respecter notre France.

Si difficile que fût la tâche, elle n'excéda jamais ses forces morales et le Pays, solidement étayé

par son patriotisme, ne s'écroula pas ; il se raffermit au contraire sur sa base.

Dans cette furieuse offensive, nous dit Barrès, la résistance, pied à pied, les contre-attaques locales, le salut de Paris, le rétablissement de la situation générale, tout cela fut possible, grâce au soldat français. Une fois encore, il vient de sauver la France et les autres nations.

Tantôt joyeux, tantôt plus sévère, plein de chansons et de récriminations, inégal comme les journées qui sont de soleil et de pluie, il a paru changer plusieurs fois, au cours de cette effroyable épreuve si longue. Nos régiments d'aujourd'hui ont un air plus grave qu'aux jours enthousiastes de la mobilisation. Aux sentiments éternels, moteurs d'une âme guerrière, sont venus s'ajouter le pinard et les permissions ; mais, c'est dans les cœurs battus par quatre années de misère, même foi, même force et, vienne l'occasion, le grand courant électrique s'établit.

Quelqu'un sans doute écrira l'histoire des variations de cet extraordinaire soldat ; l'histoire dans les modifications de l'esprit, dans nos armées de 1914 à 1919. Sous des apparences changeantes et des couleurs superficielles ; sous les rides que les jours et les nuits ont creusées aux visages, ce qui persiste, immuable, c'est la volonté d'hommes libres qui ne peuvent pas subir la loi de l'envahisseur. L'horreur de la domesticité monstrueuse

du Boche n'a pas cessé « de grandir et fait aujourd'hui la pensée centrale de tous les Français ».

Tous nous aurons aimé nos soldats ; Clemenceau et Barrès auront su les comprendre.

Reportons-nous un peu en arrière. Le 25 juin, le village de..., dès l'aube, est en émoi. L'habitant, sur le seuil de la porte, attend ; des enfants vont et viennent, beaucoup sont parés des vêtements du dimanche. On attend Clemenceau. La veille, le bruit s'est répandu que le Président du Conseil viendrait et tout le monde veut voir cet homme, dépositaire de la confiance de chacun. Il sera là, dans un instant, sans doute ; sans cortège, sans mise en scène, rien qu'avec sa grande et bienveillante autorité.

La pluie des derniers jours a cessé ; le soleil s'est levé radieux, dans un décor admirablement choisi..

Au loin, s'étendent de vastes tentes, sur un espace difficile à apprécier, mais, à coup sûr, très étendu. Ce sont des tentes militaires neuves, d'un bel effet, sous les rayons solaires ; elles abritent des soldats.

Serions-nous dans le voisinage de Boulogne-sur-Mer ?

S'agirait-it, comme aux temps jadis, d'une descente en Angleterre ? Point ! Nous n'allons pas chez l'Anglais, en ennemis ; c'est lui qui combat chez nous, en ami. Sont-ce des bataillons

français ? Pas davantage. Tous sont en face du Boche pour lui enseigner le respect du droit. Mais alors, ces soldats, qui sont-ils ? Demandez-le à certains parlementaires, de la séance du 9 mars ; ils vous répondront : « C'est simple ! » Ce sont des Américains. Simple, cela ? Oui, le simple n'est-il pas fait des choses les plus compliquées, les plus difficiles ou invraisemblables ?

Voyez un prestidigitateur. Il étend ses bras et ses mains, indemnes de tout contact, vers les spectateurs et, dans le même instant, il en sort une pluie de pièces de cinq francs qui voltigent, tourbillonnent follement, autour de lui. C'est simple, très simple, c'est entendu. Eh bien ! Parcourez la ville en tous sens, ramenez mille hommes de bonne volonté, placez-les en rond, sur la place publique ; enseignez-les, exorcisez-les, exhortez-les, menacez-les, rouez-les de coups et pas un ne le fera. C'est simple, pourtant !

Entre les mains de la jeune apprentie se déroule le fil de soie qu'un dévidoir a enroulé au tour d'une bobine. C'est simple, pense-t-elle. La pauvrette ignore que pour en arriver là, il a fallu que certains papillons pondent des œufs qui ont produit les chenilles. C'est simple ! Et pourtant il y a encore plus simple que tout cela. Ce sont ceux qui ne trouvent pas autre chose à dire, alors c'est simplet !

Donc, ces tentes abritent des soldats américains

arrivés depuis une semaine. Répartis un peu partout, aux travaux, au front de guerre, quoique déjà très nombreux, ils ne constituent qu'une avant-garde.

Comme il serait intéressant de les suivre, de leur point de départ à l'arrivée !... Les Allemands pourront enfin placer, non sans raison, leur fameux « kolossal », et non sans rage, après avoir affirmé que leurs sous-marins ne permettraient pas à un homme de débarquer. Oui, ce serait intéressant, mais il nous faut constater, sans approfondir ; le chemin à suivre nous écarterait trop de notre propre ligne.

Disons seulement que leur présence est un réconfort, en ce jour, où notre Clemenceau, accompagné de M. André Tardieu, commissaire général, aux affaires Franco-Américaines, et du général Mordacq, chef de son cabinet, s'entretient avec Foch et le général Persing, discutant des questions militaires les plus importantes et prenant les mesures, pour les événements futurs et décisifs.

Outre son concours personnel, l'Américain qui vient de si loin, pour combattre sans profit, à nos côtés, stimule par son énergie, non entamée et désintéressée, celle de nos soldats fatigués, depuis quatre ans qu'ils soutiennent le combat. Aussi notre poilu n'a jamais eu plus de mordant. Quel contraste dans son attitude présente et celle qui

précéda l'élan américain, ainsi que l'arrivée du Tigre au pouvoir. Il se sent soutenu, aimé, encouragé ; il tient bon et en fait voir de toutes les couleurs aux Allemands, depuis six semaines.

Dernièrement, un soldat se dirigeant vers le front et auquel on demandait son appréciation sur Clemenceau, étendant le bras, dans un geste énergique, répondit textuellement : « Ça ? c'est notre As ». Puis un enfant de dix-sept ans : « Je pars, parce que nous avons Clemenceau avec nous ». Il est bien certain qu'un volume ne suffirait pas pour collectionner les bons mots de nos grands poilus, à l'égard de leur grand Chef.

Cette guerre, particulièrement cruelle pour la France, vient d'entrer dans sa cinquième année.

Chez nous pas de discours. Les Allemands, civils et militaires, ont eu à subir une proclamation de leur empereur. Guillaume ne parle plus de son épée flamboyante, mais de son épée tranchante qui, dans peu de temps, sera son épée brisée. Il est encore le bateleur de 1914, tant l'orgueil le rend aveugle, et son fils le paladin errant de secteur en secteur, sans jamais trouver la gloire.

De leur propre aveu, ils ne craignent pas la présence des armées américaines. Patience ! D'ici peu, ils feront plus que la craindre.

Après une très courte discussion le Sénat vient de voter le projet sur la classe 1920. Adopté la

veille par la Chambre, bien que quarante et un Minoritaires et quelques autres aient voté contre, il ne pouvait faire faillite au Luxembourg.

Monsieur Flaissières, sénateur des Bouches-du-Rhône, qui représente le parti socialiste, a prononcé de très sages et très édifiantes paroles : « Je voterai le projet de loi car je veux que nous arrivions à la fin victorieuse de cette guerre et il faut employer tous les moyens nécessaires pour y arriver. Le parti auquel j'appartiens est l'adversaire de toute guerre ; mais elle est survenue, nous ne l'avons pas voulue.

Je fais confiance au Gouvernement et au Président du Conseil actuel parce qu'il a la volonté de défendre ce pays, attaqué odieusement, à l'improviste, à la suite d'une préparation sournoise.

Je lui fais confiance aussi parce qu'il représente la volonté de se défendre jusqu'au bout. »

Monsieur Clemenceau. — « La discussion est « pour moi particulièrement émouvante, à raison « des paroles qui m'ont été adressées. Vous avez « raison de compter sur notre sentiment de devoir. « Nous avons fait des sacrifices énormes, nous « ferons tous ceux nécessaires à la victoire de « notre pays et des grandes idées qu'il repré- « sente. Nous ne ferons que les efforts néces- « saires.

« J'ai cherché à tirer le meilleur parti des forces « à notre disposition. Que puis-je faire quand les

« généraux Foch et Pétain me demandent de « recenser la classe pour le cas où les circons- « tances rendraient l'appel nécessaire ? J'ai pensé « qu'il fallait mettre la représentation nationale « en face de son devoir. La Chambre l'a fait. Le « Sénat était résolu à faire le sien auparavant. « (*Très bien, très bien*). Le Pays attend beaucoup « de son Parlement. Sauvons la France d'abord « (*Vifs applaudissements*).

« Je suis particulièrement touché des paroles « de Monsieur Flaissières dont j'ai vu et admiré « le dévouement sur le champ de bataille de Souain. « (*Applaudissements*). Il n'y a plus aujourd'hui « qu'un parti, celui de la France ! C'est celui que « nous voulons tous servir » (*Vifs applaudisse- « ments répétés*).

Et, ce même jour, à dix-huit heures, Mangin prenait Soissons ; les chasseurs du général Villemot s'avançaient sur la place de la Cathédrale. Ainsi le plan de Fayolle, initiateur de la contre-offensive du 18 juillet, suivait son victorieux développement. En quinze jours, le nombre de villages repris, le chiffre des prisonniers, 33.000, et le matériel de combat constituaient un avantage de beaucoup supérieur à celui qu'avaient obtenu les Boches précédemment.

Aurore d'une belle victoire finale, annoncée par notre vaillant Président du Conseil, huit mois auparavant.

Sa très haute et très sûre autorité vient de soumettre à l'approbation du Président de la République le rapport suivant :

« Le décret du 24 décembre 1916 a fait revivre, « une première fois la dignité de Maréchal de « France. J'ai l'honneur de soumettre à votre « signature, au nom du Gouvernement et, je peux « l'affirmer, au nom de la France entière, un « décret conférant au général Foch cette haute « récompense nationale. »

Le général Pétain reçoit la médaille militaire.

Le Pays accueille ces nouvelles avec joie. Il est également sensiblement satisfait de la condamnation de Malvy, Ministre de l'Intérieur, à cinq années de bannissement.

La raison invoquée par M. Malvy, sur sa justification, au sujet de ses actes, est trop caractéristique pour que nous la passions sous silence.

Elle comprend trois points dont l'un assumera, après la guerre, une fois de plus, la nécessité de reviser la constitution gouvernementale, érigée après 1870, et tout à l'avantage de ses membres, chacun ayant eu soin de se mettre à l'abri des responsabilités.

Premier point. — Le Président de la Haute-Cour. « Attendu que Malvy prétend vainement pour sa défense qu'il n'a fait qu'exécuter les instructions et la politique des gouvernements dont il faisait partie, tendant à l'Union sacrée de tous

les Français, devant l'ennemi, ne peut être en cause devant la Haute-Cour de Justice. »

Deuxième point. — Selon l'accusé les désobéissances militaires sur la ligne de feu, les révoltes envers les Chefs, les trahisons envers la Patrie ont été occasionnées par le dépit qu'amenait l'insuccès d'opérations de guerre. »

Ceci n'est pas exact, mais pourrait être admis. Dans ce cas, Malvy n'était-il pas doublement coupable puisque, au lieu de réagir, par une propagande d'encouragement et de force, il subventionnait *le Bonnet Rouge*, autorisait la distribution de tracts infâmes et protégeait des repris de justice dont quelques-uns, comme Alméryda, mort en prison, étaient de ses amis?

Troisième point. — « Attendu que Malvy soutient encore, en vain, qu'il était obligé d'agir, comme il l'a fait, sous peine de provoquer des crises, et des soulèvements, dans la classe ouvrière ; attendu que, etc. »

Ces trois exposés du coupable, pour sa défense, sont trois mensonges, ou bien ils sont accablants pour le Gouvernement, pour un nombre de soldats et pour la classe ouvrière...

Pour tant de fortaits, la peine est douce. Nos regrets doivent aller aux malheureux soldats, de faible mentalité, qui ont été mis à mort par sa faute, car M. Mérillon, procureur général, nous dit qu'il y eut plus d'hommes fusillés en juin 1917

que pendant toute l'année. Voilà l'égalité ! De pauvres hommes fusillés, et le coupable en villégiature, en Espagne, avec sa famille.

Détournons notre attention et remontons au premier échelon de l'échelle sociale et politique. Là, nous trouvons Clemenceau, gardien de la France ; il la voit tout entière, la scrute de son regard profond ; la dirige avec art, la commande avec fermeté, pour son bien, parce qu'il sait l'aimer. Lui, il l'aime en la respectant. Il l'a préservée du danger de honte auquel elle courait et il a mis immédiatement sous les verrous, les repris de justice, agents de l'Allemagne.

A-t-il rompu l'Union sacrée, en agissant ainsi ? Non pas ; il l'a au contraire affermie, et la France purifiée respire plus librement. Le Pays devenu confiant, heureux de la salubrité qui règne, supporte mieux ses privations matérielles. Le cœur bat de nouveau avec régularité, qu'importe l'estomac ?

Assassinat, en Ukraine du comte allemand Mirbach et, peu après, de von Eichhorn, par des protestataires de la paix de Brest-Litowsk.

Condamnation de Malvy, pour forfaiture, à cinq années de déportation.

Fonck, l'as des as, remporte victoires sur victoires. On en compte soixante homologuées.

CHAPITRE XII

Que s'accomplissent les derniers sacrifices, exigés par les convulsions suprêmes de la sauvagerie

(GEORGES CLEMENCEAU.)

Nous lisons, dans la presse, en date du 12 août : « Pendant que se déroule si merveilleusement notre contre-offensive, Clemenceau a assisté, au milieu des troupes, de première ligne, à une attaque, effectuée par une de nos plus brillantes divisions, dans la région de Roye ».

Oui, pourquoi cet acte de courage qui nous effraye ? La balle cherche-t-elle sa victime ? Et que nous servirait un succès de plus, si nous perdions notre Clemenceau ? La France se dresse, jette un cri d'effroi et, elle aussi, sur le ton du commandement dit : « Halte ! Tu n'iras pas plus loin ! »... » Combien, dès les débuts de la Prési-

dence au Conseil, se sont écriés : « Pourvu qu'il ne lui arrive rien ! »...

Un mois auparavant, le 15 juillet, Guillaume II manifestait, lui aussi, son enthousiasme pour la victoire, mais avec quelle prudence !

Très en arrière des lignes, au fort de Condé, d'où le tableau était grandiose et le péril nul, il étendait le plus long de ses bras et disait : « Allez, mes enfants, faites-vous tuer pour votre empereur ». Trois jours plus tard, le Maréchal Foch disait : « Allez, mes enfants, mourez pour la France ». Et Guillaume, en hâte dut descendre de son observatoire car ces maudits Français enjambaient vingt kilomètres et, tout en courant, l'arme au poing, ils cueillaient leurs villages.

Maintenant chaque jour est une victoire, et l'Allemagne peut trembler car nos poilus qui ont la maîtrise, la manœuvre sans pitié. De leur côté, les Anglais opèrent des merveilles de prouesses. On ne compte plus les villages ; les villes tombent, tour à tour, en notre pouvoir et bientôt il ne sera plus question que de passer le Rhin.

Pour l'instant, voici le bilan de six semaines d'offensives, ininterrompues :

128.302 prisonniers,
1.734 minenwerfer.
2.089 canons.
13.783 mitrailleuses.

Et une quantité considérable de munitions ; des approvisionnements et du matériel de toute nature.

All right ! Voilà enfin de quoi réconforter les pusillanimes. Chacun, avide, prend déjà sa part de joie dans le triomphe. Les plus pessimistes depuis quatre ans ; les petits et les gros porteurs de fausses nouvelles, et surtout de mauvaises nouvelles, se frottent les mains et disent : Tout va bien ! Nos soldats sont admirables ! Sans doute, et ils l'auraient toujours été sans les défaitistes. D'autres donnent des appréciations favorables sur les événements présents et futurs. Tous font l'éloge de la France, l'aiment, la chérissent.

La Chambre, si grincheuse, à l'extrême-gauche, qui s'est plu à mettre trop souvent des bâtons dans les roues va reprendre ses réunions le 5 septembre. La rentrée s'annonce calme car les bonnes, les vivifiantes nouvelles du front ont pour résultat de balayer et de chasser les miasmes fétides et malfaisants de la mesquine politique de couloirs. Aussi la situation du Gouvernement apparaît-elle plus solide que jamais ; c'est un fait à noter comme très significatif ; et ceux qui sont toujours en désaccord avec la Nation, vont devenir des patriotes nouveaux dans la victoire. Ce sentiment sera à la portée de tous, car il est plus facile de faire bonne figure dans le plaisir et la joie que de garder son sang-froid dans la peine et l'épreuve. Ceux

dont la foi aura été le plus inébranlable sont ceux qui auront subi le plus de douleur.

Cessons d'attacher notre esprit à l'individualité pour ne voir que la France. C'est elle qui est en jeu ; c'est elle qui a été menacée d'une soumission infamante ; c'est elle qui palpite ; c'est elle qui demain triomphera. En chacun de ses membres, elle attend l'heure, avec calme et certitude. Du Sud, de l'Est, de l'Ouest, les témoignages de confiance, de gratitude affluent vers Clemenceau. L'arrondissement de Mamers, lui-même ouvre enfin les yeux, voit clair, revient à la raison, et envoie au Président du Conseil une adresse qui témoigne de son bon vouloir dans l'avenir.

Que dire de la Vendée ? cette belle province, gardienne de la Patrie ; oui, que dire ? si ce n est qu'elle est enviée pour avoir fourni tant d'hommes illustres, véritables Lions sur les champs de bataille, et un Tigre, non moins courageux, doublé d'un solide homme d'Etat.

Gloire à elle qui vit naître notre Clemenceau, ce sauveur qui se donna, corps et âme, le jour, la nuit, à tout instant, avec la même égalité, la même sérénité, la même force communicative, le même entrain et surtout la même volonté, puisqu'il jeta ce cri au pays, à l'heure la plus tragique de toutes : « Nous ne capitulerons à aucun moment ! »... La bonne comme la mauvaise fortune l'ont laissé inébranlable ; l'approbation, comme la désapproba-

tion n'ont pas soustrait une parcelle à son autorité consciente. Aux premiers jours de sa Présidence, nos généraux, nos soldats l'ont suivi fièrement dans le chemin de l'honneur ; le peuple lui a fait escorte ; aujourd'hui, ce même peuple le bénit ; demain, il l'acclamera. La reconnaissance ira à cet homme qui peut proclamer, la tête haute : « J'ai pris en main une France divisée, inerte... passons ! Aujourd'hui, je la rends, cette France aimée, seul objet de mon orgueil ; unie, vigoureuse, vibrante d'émotion et de désir ; conservez-la précieusement comme je vous la donne car, sacrée dès l'origine des temps, elle est plus sainte que jamais, tant les larmes et le sang l'ont purifiée. »

N'interprétons pas davantage la pensée qu'il rend si bien lui-même.

« Monsieur le Président, dit-il en s'adressant
« aux conseils généraux qui lui ont envoyé leurs
« félicitations, le Gouvernement est grandement
« honoré de la haute marque d'estime et de con-
« fiance qui lui est accordée. Ces libres témoi-
« gnages d'active sympathie nous sont particuliè-
« rement précieux, venant d'assemblées qui sont
« en contact permanent avec la population et sui-
« vent d'un cœur attentif les héroïques efforts de
« nos grands soldats, dans une longue suite de
« rencontres déjà légendaires.

« Les assemblées départementales ont tenu à
« affirmer leur désir de nous voir poursuivre,

« toujours plus vigoureusement, notre activité de
« défense nationale. Elles peuvent compter sur le
« Gouvernement, comme sur le Maréchal Foch,
« secondé par une magnifique élite de Chefs mili-
« taires, aussi bien Alliés que Français, pour
« tirer, de jour en jour, jusqu'à l'effondrement de
« l'ennemi, le bénéfice décisif de succès qui n'ont
« étonné que les faibles cœurs » (*Combien vrai !*)

« Les belles victoires de ces dernières semaines,
« où nos Alliés ont si noblement rivalisé d'élan
« avec nous, ont fixé définitivement la fortune de
« la guerre, à la stupéfaction d'un ennemi qui,
« s'étant grossièrement trompé sur lui-même,
« découvre, tout à coup, qu'il nous a méconnus.
« Ce ne sont encore que les premières gerbes
« d'une moisson d'indicibles récompenses, dont la
« plus haute sera d'avoir définitivement délivré le
« monde d'une oppression d'implacable brutalité
« et libéré d'un coup, pour un merveilleux déve-
« loppement de grandeur historique, tous les
« foyers permanents de civilisation humanitaire.
« Saluons cette éblouissante aurore dont les pre-
« miers rayons illuminèrent les fronts victorieux
« des fondateurs de la République américaine et
« de nos Pères de la Révolution. Dans l'abîme
« d'une défaite irréparable, le militarisme prus-
« sien emportera la honte de la plus grande ten-
« tative de mal qu'un peuple de barbarie ait pu
« rêver. Le suprême obstacle à l'installation du

« Droit, parmi les hommes, va disparaître dans
« les clameurs d'une victoire dont nous aurons le
« devoir de faire un triomphe d'humanité.

« Pour cela, continuons à être nous-mêmes.
« Que s'accomplissent les derniers sacrifices,
« exigés par les couvulsions suprêmes de la sau-
« vagerie ! Encore des volontés d'abnégation,
« encore des volontés et des actes ! Le triomphe
« est en vue.

« La collaboration de tous à la rénovation
« mondiale des peuples achèvera l'œuvre d'idéa-
« lisme vers laquelle tant de générations se sont
« glorieusement efforcées et que l'histoire nous
« aura réservé l'inexprimable joie de réaliser.
« Notre peuple qui a tant donné de toutes ses
« énergies, pour toutes les causes humaines, ne
« compte plus ses blessures. Il a longtemps
« attendu, il a longtemps vécu au delà de l'espé-
« rance. Il avait droit au jour, si longtemps
« attendu, qui se lève et réclame pour toute récom-
« pense le droit de collaborer, avec tous les peu-
« ples de juste conscience, aux problèmes de haute
« équité sociale qui seront le fruit généreux de la
« plus belle victoire de tous les temps ».

« Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président,
« et de bien vouloir faire agréer à vos collègues,
« l'assurance de ma haute considération. »

G. Clemenceau

Cherchant parmi des papiers, un fragment de journal, détaché de *l'Homme libre*, s'est présenté à ma vue, pour demander à être lu et avoir une petite place dans ce recueil. Il est trop gracieux pour qu'il ne soit pas fait selon son désir. Il est daté du 12 décembre 1916, époque à laquelle, l'Allemagne déçue faisait effort pour obtenir la paix. Comme on le voit, il s'agit d'un temps déjà éloigné où rien ne faisait prévoir la nomination de Clemenceau au Gouvernement. Lisons ce petit chef-d'œuvre de finesse.

« Les Boches sont en gaieté, les voilà mainte-
« nant qui nous parlent de paix. Que n'ont-ils eu
« cette idée la veille de leur entrée en campagne ?
« car s'ils veulent me permettre de le leur rap-
« peler, c'est eux qui nous ont déclaré la guerre.
« Qu'ils en aient assez, je n'en suis pas trop sur-
« pris car ils doivent prévoir comment la fin du
« compte sera réglée ; ils ont une assez belle carte
« de guerre, pour le moment, j'en conviens, et ne
« demanderaient pas mieux que de faire Charle-
« magne. Nous, nous sommes en fonds et la par-
« tie nous tient, comme nous tenons la partie.
« Nous sommes en fonds de ressources, de toute
« nature, en fonds d'assurance, en fonds d'hé-
« roïsme, en fonds de moral à travers tout !
« Allons ! courage, bons Boches, un peu de cœur,
« que diable ! Ce n'est pas bien de vouloir rafler

« les enjeux avant que l'adversaire ait abattu ses « atouts. »

Quelle souplesse de caractère ! N'explique-t-elle pas ce que nous avons dit précédemment que nul ne se prête mieux aux transformations que notre Clemenceau ? Et ce passage si coquet, si jeune, n'en est-il pas une preuve absolue ?

Au cours de ces pages, nous l'avons vu grand homme d'Etat. Deux ans plus tôt, nous le voyons badiner et se jouer du Boche, comme le ferait un joyeux poilu de vingt ans. Quelle nature admirable et rare ! Quel beau tempérament qui n'a pas d'âge ! Et combien les Anglais, dont Clemenceau connaît admirablement la langue, ont raison de désigner du même nom la santé et le caractère !

He is so a good temper (1), our Clemencean !

Le 24 août, remise du bâton au Maréchal Foch. M. Poincaré prononce un discours.

La France, si bien gouvernée, est admirablement commandée par le Maréchal Foch, qui assume le pouvoir suprême des armées.

Les Tchleco-Slovaques combattent sous l'égide du drapeau français contre les révolutionnaires Bolchevicks ; ils s'emparent de Simbirsk.

Le 5 août, après un dur combat, les Anglais pren-

1. *Temper:* tempérament — *Health :* santé.

nent, aux Turcs, la ville de Bakou, si importante pour les ressources qu'offre son sol.

Une des grosses pièces allemandes de 280, prise par les Britanniques, est exposée au Champ de Mars.

Raid d'aviateurs anglais sur Trèves et Cologne.

En Russie, le gouvernement d'Arkangel lance un appel aux Alliés.

Au moyen des Tanks, les Britanniques enfoncent la fameuse ligne Hindenburg, réputée imprenable.

Le 26 août, anniversaire de l'incendie de Louvain, par les Allemands.

CHAPITRE XIII

« Nos grands soldats sont en train de bousculer les hordes de la barbarie »

(Georges Clemenceau.)

C'était prévu les Chambres viennent de se réunir en parfait accord. Ce fut non pas une bonne, mais une excellente séance de rentrée.

De sa place, au banc des Ministres, d'une voix forte, le geste énergique et rapide, le Président du Conseil s'exprime ainsi :

« Les ardentes paroles de votre Président,
« renforcées de vos applaudissements unanimes
« sont déjà, pour notre glorieuse armée, les pré-
« mices des hautes récompenses qui ne manquent
« jamais au devoir accompli. En même temps, nos
« bons, nos vaillants Alliés y trouveront le juste
« tribut d'une reconnaissance qui ne leur sera ja-
« mais marchandée ni par nous, leur compagnons
« d'armes, ni par les enfants auxquels nous légue-

« rons cet immortel souvenir (*Applaudissements*).
« Nos soldats, les grands soldats, les soldats de
« la civilisation, pour leur donner leur véritable
« nom, sont en train de refouler, de bousculer vic-
« torieusement les hordes de la barbarie (*Vifs*
« *applaudissements*). Cette tâche sera continuée
« jusqu'au complet achèvement que nous devons
« à cette grande cause, pour laquelle le plus beau,
« le meilleur du soldat français a été prodigué.
« Nous lutterons jusqu'au jour où les vieilles
« chaînes des plus vieilles oppressions du passé
« seront brisées et remplacées par des construc-
« tions nouvelles de justice, des développements
« nouveaux de liberté » (*Applaudissements*).

Puis, de façon courtoise, s'adressant aux membres du Parlement, il continue :

« Au moment où nous prenons acte d'événements
« qui seront bientôt les plus grands de la plus
« grande histoire, il est juste que le Gouvernement
« se retourne vers les assemblées parlementaires
« d'où lui est venue sa force, sa volonté d'agir et
« de poursuivre la victoire jusqu'au point qu'elle
« doit ateindre et leur rende l'hommage que, dans
« les plus sombres jours, elles n'ont jamais fléchi,
« jamais douté (*Applaudissements*.) Par leur ferme
« constance dans les plus hautes aspirations du
« devoir patriotique, elles nous ont procuré les
« moyens matériels et moraux de vaincre. Nous
« voulons que cette victoire soit, pour la France,

« et pour les peuples de l'entente, une victoire « d'humanité (*Vifs applaudissements*).

« La tâche est assez belle! Aux hommes qui « viendront la suite du labeur » *Applaudissements répétés*).

Les Indiens disent que tout individu qui a commis un méfait trouve, dans la jungle, son châtiment. Image de la justice immanente à laquelle les hommes, quoi qu'on puisse dire, n'échappent pas sur cette terre, en attendant celle, plus cuisante, de l'au-delà. C'est une nécessité qu'il en soit ainsi et les lois morales qui régissent la terre veulent que tout coupable devienne une leçon pour son semblable.

Certains nient cette évidence et, pourtant, s'il nous était donné de suivre, pas à pas, ceux qui ont commis des fautes sérieuses ou même légères, mais répétées sans cesse, nous verrions qu'ils en subissent toujours les conséquences qui constituent le châtiment.

L'Allemagne n'aura pas eu besoin d'aller dans la jungle, pour y rencontrer les lions et les tigres qui dévorent.

Simplement en France, dans la douce France, elle aura subi le contact féroce d'une légion de Chefs et soldats qui, d'une vigueur éprouvée, et pénétrés d'ardeur, lui auront montré, à la Française, le chemin de la frontière, à la date du 18 juillet. Depuis ce jour,il devient difficile,presque

impossible d'analyser les communiqués, tant notre avance est irrésistible sur tous les points. Après les villages, ce sont les villes qui tombent et le Boche qui recule... recule !

Si nous suivons avec joie les progrès de nos armées, il n'est pas moins agréable de constater que l'immonde édifice d'orgueil germain est sur le point de s'effondrer. Les gaz qui s'en détachent sont à ce point asphyxiants que nos soldats, eux-mêmes, n'en ont pas subi de pareils, en plein champ de bataille. Les yeux, fermés au contact des émanations, veulent la lumière ; les poitrines oppressées exigent de l'air ; on se convulsionne ; on maudit le sort et, pour tout remède, les autorités menacent les plaignants de la prison et de l'amende. C'est la débacle ! Lamentable état militaire que le peuple doit ignorer. Personne ne doit soupçonner que l'épée tranchante traîne à terre, que, bientôt, elle sera brisée, à la face du monde, les morceaux épars et que, de ce drame épouvantable, il ne restera plus, pour ses auteurs, que la honte qui ronge, et fait plus de mal que la dent de la bête.

Il paraît que nos aviateurs jettent à profusion des tracts sur les lignes ennemies et l'arrière. Hindenburg s'insurge et prétend que nous empoisonnons l'âme allemande. Il oublie que pendant cinquante ans, l'Allemagne a empoisonné l'âme française, à tel point que l'épuration est encore inachevée.

Au résumé, du mécontentement chez le Boche c'est dire que tout va mal : au front de bataille, à l'intérieur et au loin, car les Autrichiens-Hongrois, les Turcs, les Bulgares, alliés de guerre, sont bien près de devenir des ennemis. En Russie où l'on s'est introduit par fourberie, plus que par les armes, les Germano-Bolchevik vont succomber, etc.

Von Linsingen, commandant en chef du Brandebourg, vient de proclamer un décret :

En vertu du paragraphe 9 de la loi, ayant droit à l'état de siège et à la sécurité publique, j'ordonne ce qui suit pour la ville de Berlin et la province de Brandebourg :

« Quiconque invente ou met en circulation des rumeurs erronées et susceptibles de faire naître l'inquiétude parmi la population (même si la personne agissant ainsi émettait des doutes sur les rumeurs ou les combattait), sera passible d'une peine ne dépassant pas un an de prison ou, en cas de circonstances atténuantes, d'une amende qui ne s'élèverait pas à plus de 1500 marks ».

Ce décret entre immédiatement en vigueur.

Quel contraste chez nous ! Quels beaux horizons ! C'est le champ de bataille que nous élargissons à notre avantage. A l'intérieur, c'est maintenant le calme et l'union parfaite. De la part de nos Alliés, c'est une estime profonde qui s'exprime en sincère amitié, et la plus jolie preuve qui puisse

en exister est celle-ci : « We are dining at a common table in a common cause. »

Il vient d'être décidé, à Londres, que les Britanniques, Américains, Italiens, Français auraient la même table. Quoi de mieux raisonné et aussi de plus fraternel que ce geste? Le mérite en revient surtout à M. Hoover, ministre aux Etats-Unis.

Telle est la situation militaire, fin septembre 1918. Si, en esprit, nous planons un instant au-dessus des événements, nous percevons, sans peine, l'affaiblissement lent, mais progressif de l'Allemagne et l'ascension continue de la France. Cet exposé succinct était nécessaire pour nous ramener, plus sérieusement, à notre Clemenceau.

Toujours nous l'avons vu naviguer, au milieu des pires difficultés, avec une aisance parfaite, *fort de sa volonté et infiniment plus fort encore parce que cette volonté il a pu, il a su l'imposer. Autrement dit, il a gouverné avec autorité.*

L'autorité est un pouvoir pondéré, doublé d'un droit, que possède tout individu, ayant un acquis. De plus, chez Clemenceau, elle est le faisceau de vertus civiques, amenées à leur apogée, car si l'autorité est un droit, encore faut-il être capable de l'exercer.

Indispensable, l'autorité s'exerce à tous les échelons de la société; sans elle, la famille privée et la plus grande famille qu'est une nation ne pourraient évoluer, selon la loi ascensionnelle du progrès.

Elle s'impose dans toutes les situations; les unes nor-

males et, dans ce cas, l'autorité subsiste sans faire sentir son action ; les autres difficiles, voire même critiques, c'est alors qu'elle revêt la forme qui lui est propre, c'est-à-dire qu'elle prend toute son intensité pour faire sombrer la mauvaise cause et faire triompher la bonne, celle considérée comme telle par la majorité des citoyens que l'on gouverne.

De là, on voit la recherche qui s'impose dans le choix d'une autorité gouvernementale. Elle ne doit pas triompher sous l'empire d'une idée, d'un parti, mais être le triomphe d'un assemblage de vertus civiques et morales, nécessaires au bonheur d'un peuple.

D'où il résulte que l'élection n'en peut être établie que sur une base d'ordre et non d'anarchie.

En novembre 1917, en pleine guerre, à l'extérieur ; en pleine incohérence à l'intérieur, nul ne pouvait mieux que Clemenceau, incarner l'autorité nécessaire.

La situation n'était pas de celles que nous avons appelées normales, mais critiques ; il fallait un pouvoir fait, avant tout de la raison même de notre guerre, le patriotisme qui a comme escorte : l'honneur, la volonté, le courage, la persévérance.

Dans cette guerre mondiale, le succès dépendait de l'effort. Il s'imposait ; il ne fit pas défaut ; mais encore était-il insuffisant et pour ne parler que des deux antagonistes les plus importants, la France et l'Allemagne, nous pouvons voir que, chez cette dernière, l'autorité plus factice que réelle de Guillaume II a toujours été s'affaiblis-

sant pendant que celle de Clemenceau a toujours été croissant (Que l'on compare les paroles du kaiser et celles de Clemenceau, on verra combien les unes sonnent creux et combien les autres résonnent). Il y a forcément une raison à cet état de chose.

Une autorité doit résider dans le perfectionnement des éléments qui y concourent. N'en retenons qu'un : le Devoir.

Or, en Allemagne, c'est un Empereur qui en impose à un peuple qui vit, jusqu'à ce jour, dans la vassalité. Il en impose, à la manière de tous les souverains, selon le plus ou moins d'autocratie, par une apparence personnelle imposante et le déploiement d'un décorum de cour, excessif, dont la vue trouble et fait trembler les plus petits. C'est, autrement dit, la mise en scène pour conserver le prestige royal ou impérial. Ce décorum pare à tout.

Quant au devoir qui est la base de l'autorité, Guillaume n'en a cure ; soit qu'il soit plus aisé de n'en point tenir compte, soit qu'il en ait seulement une connaissance superficielle.

En France, c'est un Clemenceau qui n'a ni cour, ni suite, ni aspect imposant ; mais *c'est une personnalité, dans toute l'acception du mot et une personnalité qui, avant tout, a une connaissance approfondie du devoir.* Tout est là. L'un est un faible. L'autre est un fort. La tempête s'est déchaînée. L'un

sombre. L'autre est à flot. Et nous vivons dans la sécurité qui nous aide à supporter le poids des souffrances.

C'est Clemenceau qui a dit « je veux » l'unité de commandement, malgré les difficultés.

C'est Clemenceau qui est allé dans les tranchées, en toute cordialité, et qui a dit aux poilus : « Je veux » une France victorieuse.

C'est Clemenceau qui est allé sur les lignes britanniques et américaines et qui a dit, en leur langue maternelle : Nous vaincrons. « Je le veux ».

C'est Clemenceau qui, en exerçant son contrôle sur l'armée, est allé aux Etats-Majors et a dit : Faites le nécessaire. Nous devons mettre l'Allemand en fuite. Vous le voulez ; « je le veux ».

C'est Clemenceau qui, dans ses conseils, s'adressant aux femmes leur a dit : Séchez vos larmes, « il le faut », pour l'honneur de vos fils, pour l'honneur de la France.

Et, dans toutes circonstances, à côté de ce mot d'ordre, une franche, une amicale poignée de main, dans laquelle on sent tout son cœur.

C'est le déclin sur toute la ligne. Les Gothas, les Bertha gardent le silence.

Sur mer, nous faisons prisonnier le lieutenant Schwieger qui coula le navire *Lusitania*.

Les révoltes, arrestations, combats, vols, pillages, assassinats, continuent à désoler la Russie.

Du Volga au Pacifique, les communications des Alliés, en Russie, sont assurées.

En Russie, une jeune fille tire sur Lénine. On le dit d'abord tué, puis seulement blessé.

CHAPITRE XIV

Une autorité solidement étayée

Souvent on a discuté au sujet de savoir si les hautes fonctions ne conviendraient pas mieux à des personnes jeunes qu'à des personnes âgées. Clemenceau a lui-même écrit, à la suite d'une pensée de Renan : « Pourtant, ce n'est pas moins une « grave question de savoir non pas seulement qui « vaut le mieux, mais qui a le plus fait dans le « monde, d'une jeunesse, présomptueusement ac- « tive, ou d'une sagesse fatiguée. »

Cette question ne sera jamais tranchée, étant donné que la jeunesse, comme l'âge mûr, a son rôle à remplir et que celui de l'un complète celui de l'autre. Cependant le raisonnement, comme en toute chose, peut nous amener à une solution relative.

D'abord, l'homme qui est, non sans raison, comparé à un arbre qui porte des fruits, n'est-il

pas plutôt un fruit par lui-même ? Etant donné que tout ce qui pousse, grandit, se développe est un fruit de la nature.

Si nous l'admettons, il importe de connaître quelle est la limite d'un bon fruit ; celui qui se renferme dans les principes nécessaires pour arriver à cet état. On sait que, s'il s'agit d'un fruit de table, que tous états se présentent à trois degrés divers. Un fruit n'est pas mûr ; il est à maturité ; il est blet. Etant donné que le terme moyen est le meilleur, il faut donc accorder la préférence à celui qui est arrivé à sa pleine maturité.

Seuls, les jeunes inexpérimentés croqueront à belles dents dans un fruit vert dont l'unique saveur produit la grimace. Leur goût n'est pas plus formé que leur jugement.

De même, certains, à l'appétence plutôt dépravée, donneront la préférence au fruit blet, privé de toute saveur (Que l'on me pardonne ce détail ; mais, une exception doit être faite pour la nèfle, que l'on place sur des couches de paille où elle se pourrit, en quelque sorte. Seules, les personnes qui s'en sont nourries, dans leur enfance, habituées à ce goût, l'apprécient.)

La question des cadres si souvent agitée, au sujet des généraux, offre, pendant cette guerre, une réponse. Il est certain qu'un général dont les fonctions sont d'entraîner ses hommes à l'assaut doit être jeune, afin d'avoir la force de corps que

réclame l'élan nécessaire ; mais, s'il s'agit d'un Chef d'armée, le cas n'est plus le même, et le poste des grandes responsabilités demande un homme mûr. Joffre et Foch sont deux modèles d'hommes accomplis, deux hommes de prévoyance, d'habileté et capables de faire face aux situations les plus compromises, sans hésitation, sans emballement, sans optimisme exagéré. Vingt ans plus tôt, ils eussent fait excellente figure, face aux Boches et, pour cela, n'auraient pas sauvé la France car, pour une grande part, les résultats découlent de plans stratégiques, savamment conçus.

De ceci, nous arrivons à conclure que, pour la direction des affaires, quelles qu'elles soient, il faut des hommes mûrs, qui ont rompu avec les plaisirs et les futilités de la jeunesse; qui connaissent leur devoir et dont le plus grand soin soit de l'exécuter, sans faiblesse.

Dans le parcours de l'histoire, bien des hommes encore jeunes, qui ont sauvé le pays d'un mauvais pas, n'auraient pu le maintenir longtemps en équilibre, Gambetta, mort à quarante-quatre ans, fut, en 1870, un grand patriote, un homme de cœur énergique, auquel notre reconnaissance est acquise ; mais, jamais, il n'eût été capable de tenir convenablement les rênes du Gouvernement.

Puisque, une autorité, pour avoir sa raison d'être et trouver toute son efficacité, doit être

basée sur une connaissance approfondie des devoirs, peut-on demander un tel état de conscience à la jeunesse ? Non, assurément ; ce serait même cruel car cette connaissance du devoir sollicite une si grande puissance de raisonnement que l'enfance, si elle est susceptible de l'acquérir, à la longue, ne peut la posséder d'intuition.

C'est pourquoi les jeunes gens ont le droit de faire valoir leurs idées, leurs opinions, mais n'ont pas celui de les imposer. Si bon que puisse en être le principe, elles sont fausses et c'est si vrai que celui qui à vingt ans, expose sa manière de voir sur toutes choses, avec une conviction bien arrêtée, parlera tout différemment à soixante ans, bien convaincu encore, avec plus de raison, cette fois, que ses arguments sont justes.

Ces réflexions nous prouvent que, doué d'une nature exceptionnelle, dans la plénitude de ses forces morales, susceptibles encore de croître (qu'importe l'âge? Tout, dans l'individu, dépend de son tempérament physique et intellectuel dont il fournit des preuves.) Clemenceau était, est encore, et sera l'homme de la situation.

Cependant, nous devons considérer que nul homme ne peut excéder ses forces, quelles qu'elles soient. Tout homme a droit à un temps de repos. Parmi les héros que nous rendra la guerre il s'en trouvera certainement qui, après avoir sauvé la France, par les armes, auront acquis, au contact

des épreuves, la maturité d'esprit nécessaire pour la préserver de nouveaux dangers.

Nous avons dit que *Clemenceau est une autorité mue par le devoir*. Nul doute à ce sujet. Mais une question se pose. Comment se fait-il que ce devoir, en général, si lourd aux épaules, si pesant à de plus jeunes, Lui, l'accomplisse si allègrement ?

C'est toujours pour la même raison. *Il possède une nature exceptionnelle.* Si on osait, on dirait qu'il n'est pas de son temps, mais d'une époque meilleure. Il possède les qualités ancestrales. Ainsi, c'est à sa *franchise réelle, complète et toute gauloise* qu'il doit d'accéder à toutes les voies. Chez lui, jamais de respect humain mal placé, jamais d'à-côté, jamais de tergiversations inutiles. Chez lui, ce ne sont pas des mots diffus, *ce sont des actes*. Il réfléchit, va droit son chemin et agit. Quand il s'est trompé, c'est qu'il était encore trop jeune.

Sa grande franchise a deux causes ; *elle est innée, familiale;* en second lieu, *elle est la conséquence de ses goûts d'indépendance*. Il est libre ; il a cette liberté, seule vraie et possible ; il est affranchi de tous préjugés ; il n'est esclave ni des individus ni des choses. *L'esclavage est pour lui la pire des hontes*. Il est aisé de comprendre que *la droiture présidant à tous ses actes, il acquiert une grande fermeté dans l'exécution ; et il découle de cet exposé que son autorité est, non seulement fortement étayée*

par le devoir, mais encore par cette magnifique franchise qui lui rend le devoir facile en en ayant une compréhension plus nette.

Ce que l'on pensera et dira de lui le laissera froid, indifférent, s'il a la certitude d'avoir accompli son devoir dont il a une parfaite connaissance, ne l'oublions pas. Rien ne l'abat, rien ne l'effraye. Au 21 mars, nous l'aurons vu peiné, préoccupé; abattu, jamais ! Ceci a son importance car *la valeur d'un homme ne s'établit pas dans sa prospérité, mais bien dans ses difficultés* et si, aujourd'hui, la situation est belle, c'est parce que *il nous l'a préparée belle et que nos soldats l'ont faite belle.*

Si élevées sont ses qualités que, ne pouvant aller au delà, elles se transforment ; c'est ainsi que sa belle franchise, mise au service de la France, devient brutalité ; c'est forcé ; tous ceux qui ont horreur des faux-fuyants, des mesquineries, des cachotteries, des choses en-dessous, tombent dans le même travers social qui, en réalité, est de peu d'importance, puisqu'il ne nuit qu'à de mesquines conventions, dites de convenances.

C'est à sa belle franchise que nous devons le vigoureux soufflet, envoyé ces jours-ci à Guillaume et ses acolytes, au sujet de leurs propositions de paix, lesquelles doivent toujours se traiter « secrètement ». Franc, comme il l'est, *notre Tigre méprise tout ce qui est hypocrisie ;* et ce soufflet d'un

modeste Républicain à d'impériaux souverains est une gloire pour la France, dont le nom signifie : Loyauté.

« Messieurs, dit-il, Après les présidents des « deux assemblées, le gouvernement de la Répu-« blique réclame, à son tour, l'honneur d'expri-« mer, dans la mesure où les mots peuvent le « faire, l'immense gratitude des peuples, dignes « de ce nom, envers les merveilleux soldats de « l'Entente, par qui les peuples de la terre vont « se trouver enfin libérés des angoisses dans la « suprême tourmente des lames de fond de la « barbarie. Pendant un demi-siècle, pas un jour « ne s'est écoulé sans que la France pacifique, « en quête de réalisations toujours plus hautes, « eût à subir quelque indigne blessure d'un « ennemi qui ne pardonnait pas à notre défaite « passagère d'avoir sauvé du naufrage la cons-« cience du Droit, les revendications imprescrip-« tibles de l'indépendance dans la liberté.

« Vaincus, mais survivants d'une vie inacces-« sible à la puissance des armes, la terreur du « Germain, dans le faste bruyant de ses fausses « victoires, était du redressement historique qui « nous était dû.

« Pas un jour sans une menace de guerre :

« Pas un jour sans quelque savante brutalité de « tyrannie.

« Le gantelet de fer » « La poudre sèche »

« L'épée aiguisée » furent le thème de la paix
« germanique, sous la perpétuelle menace des
« catastrophes qui devait établir, parmi les
« hommes, l'implacable hégémonie.

« Nous avons vécu ces heures affreusement len-
« tes, parmi les pires outrages et les avances,
« plus humiliantes encore, d'une basse hypocri-
« sie nous proposant l'acceptation du joug volon-
« taire qui seul devait nous soustraire au cata-
« clysme universel.

« Nous avons tout subi, dans l'attente silen-
« cieuse du jour inévitable qui nous était dû.

« Et le moment vint où, faute d'avoir pu nous
« réduire par la terreur, le prétendu maître du
« monde, croyant l'heure venue des suprêmes
« défaillances, prit la résolution d'en finir avec la
« tranquille fierté des peuples qui osaient refuser
« de servir. Ce fut l'énorme méprise du domina-
« teur trop prompt à conclure de l'avilissement
« traditionnel de son troupeau à l'impuissance
« des révoltes de noblesse chez les peuples qui
« avaient jusque-là sauvé leur droit à la vie indé-
« pendante.

« Et sans cause avouable, sans l'apparence
« d'un prétexte, sans s'arrêter même aux invrai-
« semblances des mensonges, l'agresseur tradi-
« tionnel des antiques ruées se jeta sur notre
« territoire pour reprendre le cours des grandes
« déprédations. Sans une parole vaine, nos soldats

« partirent pour le sacrifice total que demandait
« le salut du foyer. Ce qu'ils furent, ce qu'ils
« sont, ce qu'ils ont fait, l'histoire le dira.

« Nous le savons, nous, nous le savions d'avance;
« c'est depuis hier seulement que l'Allemagne
« effarée commence à comprendre quels hommes
« se sont dressés devant elle et à quels coups du
« sort sa folie de meurtre et de dévastations l'a
« condamnée.

« Imbécilement, elle avait cru que la victoire
« amnistierait tout en des hosannas de feu et de
« sang. Nos campagnes dévastées, nos villes, nos
« villages effondrés par la mine et par l'incendie,
« par les pillages méthodiques, les sévices raffi-
« nés jusque sur les modestes vergers des pay-
« sans français, toutes les violences du passé
« revivant pour les hideuses joies de la brute
« avinée, hommes, femmes, enfants emmenés en
« esclavage, voilà ce que le monde a vu, ce que
« le monde n'oubliera pas.

« Eh bien! Non, il n'y aura pas eu de victoire
« pour amnistier tant de crimes, pour faire oublier
« plus d'horreurs que les peuplades primitives n'en
« avaient pu accumuler. Et puis la victoire annon-
« cée n'est pas venue « et le plus terrible compte,
« de peuple à peuple s'est ouvert. Il sera payé. »

« Car après quatre ans d'une gloire ingrate,
« voici qu'un renversement de fortune inattendu,
« non pour nous, amène, après le grand renie-

« ment germanique de la civilisation universelle
« le grand recul des armées du Kaiser devant les
« peuples de conscience affranchie. Oui, le jour
« annoncé depuis plus d'un siècle par notre
« hymne national est vraiment arrivé : les fils
« sont en train d'achever l'œuvre immense com-
« mencée par les pères. La France n'est plus
« seule à justifier les armes, suivant la parole de
« notre grand penseur. C'est tous les peuples
« frères dans une communion du droit humain
« comme il ne s'en vit jamais qui vont achever la
« suprême victoire de la plus haute humanité.

« Qui donc pourrait rêver d'avoir vécu, même
« dans le sang et les larmes, une plus belle
« histoire de l'homme pour une plus belle des-
« tinée ?

« Civils et soldats, gouvernements et assemblées
« de l'Entente, tous furent au devoir. Ils y reste-
« ront jusqu'au devoir accompli. Tous dignes de
« la victoire parce qu'ils sauront l'honorer. Et
« cependant dans cette enceinte où siègent les
« anciens de la République, nous nous manquerions
« à nous-mêmes si nous pouvions oublier que
« l'hommage suprême de la plus pure gloire va
« à nos combattants, à ces magnifiques poilus qui
« verront confirmer par l'histoire les lettres de
« noblesse qu'ils se sont eux-mêmes données.
« Héros, au stoïcisme souriant qui à cette heure
« même ne nous demande rien que le droit d'ache-

« ver l'œuvre grandiose qui les sacre pour l'immor-
« talité. »

(*A suivre.*)

Le sac de l'ambassade d'Angleterre à Pétrograd et assassinat de l'attaché naval. Le gouvernement britannique proteste.

Difficultés de l'Allemagne vis-à-vis de l'Espagne, au sujet de la guerre sous-marine.

Notre action militaire, en Sibérie, entre dans le domaine des réalisations.

Au grand mécontentement de la Turquie, l'Allemagne a obtenu des commissaires du peuple russe, l'indépendance de la Georgie (à son profit). On sait ce que vaut l'indépendance allemande. L'Ukraine, la Pologne, la Lithuanie, la Courlande, la Finlande en sont l'image.

C'est la question d'Orient, non pas épuisée, mais plus gigantesque, avec ses conséquences pour l'avenir.

Le grand vizir, Talaat pacha se rend à Berlin, pour protester.

CHAPITRE XV

...Vers la souffrance

Ainsi continue M. Clemenceau :

« Que veulent-ils ? Que voulons-nous, nous-
« mêmes ? Combattre, combattre victorieusement
« encore et toujours jusqu'à l'heure où l'ennemi
« comprendra qu'il n'y a plus de transaction pos-
« sible entre le crime et le droit.

« Nous serions indignes du grand destin qui
« nous est échu si nous pouvions sacrifier quel-
« que peuple, petit ou grand, aux appétits, aux
« rages de domination implacable qui se cachent
« encore sous les derniers mensonges de la bar-
« barie.

« J'entends dire que la paix ne peut être ame-
« née par une décision militaire. Ce n'est pas ce
« que disait l'Allemand quand il a déchaîné dans
« la paix de l'Europe les horreurs de la guerre.
« Ce n'est pas ce qu'il annonçait hier encore
« quand ses orateurs, ses chefs se partageaient

« les peuples comme bétail enchaîné, annonçant
« chez nous et réalisant en Russie les démembre
« ments qui devaient faire l'impuissance du
« monde, sous la loi du fer.

« La décision militaire l'Allemagne l'a voulue
« et nous a condamnés à la poursuivre. Nos morts
« ont donné leur sang en témoignage de l'accepta-
« tion du plus grand défi aux lois de l'homme
« civilisé. Qu'il en soit donc comme l'Allemagne
« a voulu, comme l'Allemagne a fait ! Nous ne
« cherchons que la paix et nous voulons la faire
« juste, solide, pour que ceux à venir soient sau-
« vés des abominations du passé.

« Allez donc, enfants de la Patrie, allez ache-
« ver de libérer les peuples des dernières fureurs
« de la force immonde ! Allez à la victoire sans
« tache. Toute la France, toute l'humanité pen-
« sante est avec vous. »

Le Président du Conseil jette ses derniers mots d'une voix frémissante et d'un geste qui, uni à son éloquence, le font splendide.

Avant de clore ce livre, nous unirons notre pensée à celle de Clemenceau. Avec lui nous irons vers la souffrance. C'est assez parler de lui ; il n'aime pas les louanges ; donc que les dernières soient pour les malheureux qui, opprimés depuis quatre ans, aspirent à une délivrance, si tardive pour eux.

Lui-même notre Clemenceau a dit, en parlant

des prisonniers : « Voilà la situation de ceux que « nous aimons, auxquels va notre pensée, vers « qui nous tendons les bras. C'est pire que « tout! »

Qu'ils sont à plaindre, en effet, ceux qui auraient préféré la mort à cet assujettissement ! Dans leurs insomnies, ils convoitent le foyer, inapprécié jusqu'à ce jour ; ils envient le sort de la mère, des sœurs, du plus jeune frère, groupés à la lueur d'une pâle lumière, d'un feu, sans éclat. Ils les devinent commentant les événements. précurseurs de la liberté. Ils les entrevoient, préparant, au fruit de leurs privations, le colis réparateur.

Ils jalousent les frères d'armes dont le cœur subit les soubresauts de joie ou d'angoisse, suivant les péripéties du drame qui se déroule ; tandis que le leur, leur pauvre cœur, est comprimé dans le cercle de la geôle.

Loin de tout, ignorant tout, privé de tout, quelle n'est pas leur amoureuse et cupide curiosité, lorsque la lettre et le paquet arrivent du pays ? Qu'est-ce pourtant que cette lettre-rébus où le mot je t'aime, sans cesse répété, ne se lit pas ?... Qu'est-ce encore que ce colis-provisions insuffisant ?...

Cernés, à l'improviste, dans les pays envahis, nos compatriotes ne sont guère moins malheureux ; ils sont astreints à des prescriptions moins rigoureuses, mais encore combien humiliantes.

Puis, là, il ne s'agit plus d'hommes de vingt à quarante ans mais de vieillards, de femmes, continuellement en contact avec la troupe et les chefs allemands. Ils puisent dans leur malheur, noblement supporté et dans leur mépris pour l'Allemagne, un fier dédain. Ceux qui ont conversé avec des rapatriés, après un long séjour, en pays occupé, ont certainement dû remarquer et apprécier cet état d'âme.

Une dame de Lille, âgée d'environ cinquante ans, d'apparence un peu frêle, mais de volonté ferme, mère de onze enfants, dont deux fils morts en combattant, un troisième prisonnier, une fille religieuse et infirmière, tenait ses amis sous le charme de ses récits et, pendant qu'elle relatait ses tristes souvenirs, avenue Marigny, à Vincennes, avec l'accent particulier aux Boches, son visage énergique, le ton ferme de sa voix, témoignaient, au plus haut point, cette belle fierté hautaine, avec laquelle elle avait traité le Boche.

La surveillance à laquelle elle était soumise l'avait astreinte à mille ruses, inconnues jusqu'à ce jour. Elle racontait que devant partir et ne pouvant emporter ses titres, elle en avait inscrit les numéros sur un morceau d'étoffe qu'elle recouvrait au fur et à mesure d'un point de tapisserie. Quand elle fut à Paris, elle défit l'ouvrage et put mettre opposition sur ces valeurs. Il était temps que je parte, ajoutait-elle, je crois que je

serais devenue aussi menteuse qu'eux ; mais, comment pouvais-je éviter les amendes, si fréquentes, sans composer quelque histoire ?...

Tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, ont subi le joug ennemi ont droit à notre admiration. Quant à l'Allemand, un de ses châtiments sera de faire lui-même, la main crispée, l'éloge de la femme française.

« Liller Kriegszeitung. »

« Voilà des années que je vis dans ce pays sans joie ; de mois en mois, je l'ai vu devenir plus pitoyable. Et ce qui est remarquable, c'est l'état d'âme du Français qui lui-même n'élève pas de plainte contre l'homme qui s'est imposé comme hôte à son foyer, ou contre les offices de restrictions et se console avec le refrain connu : « C'est la guerre ! »

« Aussi, quand nous allons en permission et que nous entendons gémir nos femmes et nos parents, nous avons envie de les prendre au collet et de les traîner ici, en pays occupé. Ils apprendraient alors combien petite est leur misère, à eux, qui sont restés maîtres chez eux.

« Le Français des pays occupés nous hait, mais il ne se plaint pas ; il met sa fierté à ne pas se plaindre. Je ne puis assez m'émerveiller du ressort qui le redresse.

« Ce que nous devrions apprendre des Français, c'est cette foi enfantine qu'il conserve dans une

si atroce épreuve. Oui, pour le dire plus brutalement, je suis jaloux de leur fierté impertinente !

« Le Français lui-même n'est jamais enclin à s'apprivoiser, malgré les avances de maints de nos camarades qui parlent français et les petits adoucissements que cela pourrait apporter à la vie de chaque jour.

« Et pour ce sentiment aussi, né de la haine, nourri par une fierté nationale qui va jusqu'à la passion, j'admire le Français.

« Que tout Allemand, toute Allemande se pose la question : « Si l'ennemi était dans le pays, serait-il contraint d'admirer sa fierté ! »

Paul-Oscar Hocker

Vive la France, par la France !

J. Raymond.

TABLE DES CHAPITRES

IMP. JOUVE ET Cie, 15, RUE RACINE, PARIS — 3850-18



